
3 1761 04011 6154





LA

ROSIÈRE

DE SALENCI,

COMÉDIE.

ACTEURS.

HÉLENE,	Madame La Ruette.
THERESE,	Madame Trial.
NICOLE,	Mlle. Beaupré.
Madame MICHELE, *mere d'Hélene*,	Madame Favart.
Madame GRIGNARD, *mere de Thérese*,	Madame Berard.
LE BAILLI,	M. La Ruette.
LE RÉGISSEUR,	M. Caillot.
COLIN, *Amoureux d'Hélene*,	M. Clairval.
THOMAS, *Amoureux de Thérese*,	M. Nainville.
FRANÇOIS.	
GUILLOT.	
LUCAS, *& plusieurs autres Garçons qui prétendent épouser la Rosiere.*	
JÉROME, *Garçon Meûnier & Tambourineur*,	M. Desbrosses.
UN COMMANDANT DE LA MARÉCHAUSSÉE.	
UN VIEILLARD.	
UNE VIEILLE FEMME,	Mlle. Desglans.
UNE AUTRE VIEILLE,	Mlle. Frédéric l'aînée.
UN SENTINELLE,	

PERSONNAGES MUETS.

GARDES DE MARÉCHAUSSÉE.

MILICIENS, GARDE-CHASSES, MESSIERS *& différens* HABITANS *du Village de tout Sexe & de tout âge.*



LA ROSIÈRE DE SALENCI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Paysage. Dans le fond est un bosquet orné de guirlandes de fleurs. Sous ce bosquet est une table entourée de plusieurs siéges. A droite du Théâtre est une ferme avec un moulin ; attenant la porte de la ferme est un banc ; de l'autre côté du Théâtre est une maison avec une porte & une fenêtre grillée, & plus loin un bout de mur, proche duquel est un arbre isolé.

SCENE PREMIERE.

Madame MICHELE, *seule.*

ARIETTE.

QUE l'ouvrage cesse,
Arrêtez le moulin ;
Autre soin nous presse,
Nous moudrons demain ;
Que l'ouvrage cesse,
Nous moudrons demain.

Chacun ſe prépare
A voir à Salenci
Une fête rare,
Qu'on ne voit qu'ici;
Une fête rare,
Qu'on ne voit qu'ici.

On accorde un prix à nos filles,
Prix d'honneur qu'il faut mériter;
Prix d'honneur que les moins gentilles
Trop ſouvent ont ſçu remporter.
Mais j'entends déjà les muſettes
De tous les Hameaux d'alentour,
Célébrer par leurs chanſonnettes
Le retour de cet heureux jour.

Que l'ouvrage ceſſe,
Arrêtez le moulin;
Autre ſoin nous preſſe;
Nous moudrons demain:
Autre ſoin nous preſſe,
Nous moudrons demain.

Tous les ans dans notre village,
Et depuis dix ſiecles paſſés,
On couronne une fille ſage,
Et nos ſoins ſont récompenſés.
Ceſſez, ceſſez, ceſſez.

(Avec le Chœur, *qu'on ne voit point.*)
Chacun ſe prépare, &c.



SCENE II.

Madame MICHELE, JEROME.

Madame MICHELE.

JÉROME!

JEROME.

Note Bourgeoiſe ?

Madame MICHELE.

A-t-on eu ſoin d'approprier les dehors du moulin & de la ferme ? car c'eſt dans ce bocage que l'on va célébrer la fête de la Roſe.

JEROME.

Oh ! je ſavons que c'eſt aujourd'hui la fête de la ſageſſe des filles ; ça n'arrive pas tous les jours, & Monſieur le Bailli nous mettroit à l'amende ſi je n'étions pas en regle.

Madame MICHELE.

Comme de raiſon. Tiens, mon ami, voilà pour toi & tes camarades. Vous acheterez des rubans, vous prendrez part à la fête.

JEROME.

De tout not' cœur ; car je ſommes ben ſûrs que l'honneur en ſera pour Hélene, vot' chere enfant. Tatigué ! ça fera taire les mauvaiſes langues.

Madame MICHELE.

Quelles mauvaiſes langues ?

JEROME.

Eh ! par exemple, Madame Grignard, qui veut

que ſa fille ſoit Roſiere, & pis les parens de la petite Nicole qui eſt itou une des prétendantes.

Madame MICHELE.

Eh bien! quoi? que diſent-ils?

JEROME.

Eh ben! qu'Hélene eſt une brave fille à la vérité; mais que vous lui laiſſez trop de liberté, que ce n'eſt pas comme ça qu'on éleve des enfans.

Madame MICHELE.

Je réponds de ma fille. Où eſt-elle?

JEROME.

La voici. Adieu la mere Michele; je vais prendre mon tambour, car c'eſt moi qui dois tambouriner à la fête. J'avons trois filles ſages pour une cette année, ça mérite ben qu'on faſſe du bruit.

SCENE III.

Madame MICHELE, HELENE.

HELENE.

BON JOUR, maman.

Madame MICHELE.

Te voilà déja prête?

HELENE.

Oui.

Madame MICHELE.

Pourquoi n'as-tu pas ton beau tablier?

HELENE.

Ah! maman, vous me gronderez peut-être.

Madame MICHELE.

Eſt-ce que je t'ai jamais grondée?

HELENE.

C'eſt que je l'ai donné à la petite Nicole pour lui en faire une colerette & un bavolet. Vous ſavez qu'elle eſt pauvre.

Madame MICHELE.

Et tu crains que je te gronde pour ça?... As-tu mis tes petites tourterelles à la fenêtre ?

HELENE.

Je ne les ai plus.

Madame MICHELE.

Pourquoi ?

HELENE.

ARIETTE.

Mes Tourtereaux, mes Tourterelles,
De leur priſon vouloient ſortir;
Tout-à-l'entour, battant des aîles,
J'entendois leur mere gémir;
Soupirer, ſoupirer, gémir.
Je n'aime point à voir ſouffrir;
Ah! je les aurois vu mourir!
J'ouvre la cage;
Ah! maman, quel plaiſir!
Si vous les aviez vu s'empreſſer pour ſortir;
Si vous les aviez vus!.... quel plaiſir! quel plaiſir!
Ils voloient, ils voloient de bocage en bocage,
Je croyois voler avec eux.
Quel plaiſir, quel plaiſir, quand on fait des heureux!

Madame MICHELE.

Tu as bien fait; tu as bien fait. J'aime à te voir profiter de la bonne éducation que ton pere t'a donnée. Il avoit étudié, & tout Fermier qu'il étoit, il

en ſavoit plus à lui ſeul ſur le bout de ſon petit doigt, que le Tabellion, le Procureur Fiſcal & le Bailli lui-même. N'oublie pas ſes leçons.

HELENE.

Eh! puis-je les oublier? votre exemple & votre tendreſſe me les rappellent tous les jours.

Madame MICHELE.

Il te rendoit la ſageſſe aimable, il t'inſtruiſoit en t'amuſant, il profitoit de la moindre choſe: par exemple; un jour que nous nous promenions enſemble ſur le bord d'un étang, il te diſoit:

Air: *Menuet d'Exaudet.*

Cet Étang
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au ſein de ſes eaux,
Ces verdoyans ormeaux
Où le pampre s'enchaîne.

Un jour pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit!
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire,
Cette onde où le Ciel ſe mire,
Un zéphir
Vient ternir
La ſurface
De la glace.

D'un souffle il confond les traits,
Détruit tous les effets;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un soupir,
Un desir,
O ma fille!
Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille.

Le repos,
Sur ces eaux
Peut renaître;
Mais il se perd sans retour,
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.

HELENE.

Mais, ma mere, vous me regardez en disant cela! est-ce que vous avez quelque reproche à me faire?

Madame MICHELE.

Non; mais prends bien garde....

HELENE, *gaiement.*

Bon, bon! ne craignez rien, je serai toujours digne de vous.

Madame MICHELE.

A la bonne heure.

HELENE.

Maman, j'ai une permission à vous demander.

Madame MICHELE.

Quoi?

HELENE.

C'eſt d'aller faire des guirlandes de fleurs pour mes deux bonnes amies Nicole & Thereſe qui doivent paroître avec moi à la cérémonie,

Madame MICHELE.

Eh bien ! va ; mais ne t'éloigne pas.

HELENE.

Non, maman ; mais baiſez-moi donc.

(Elle ſort.)

SCENE IV.

Madame MICHELE, *ſeule.*

CETTE chere enfant ! on dit que je la gâte, que je lui ſouffre tout.... Quand un naturel eſt bon, il faut le laiſſer aller. La contrainte lui fait du tort. Je veux que ma fille ſoit, comme moi, ſage, gaie, libre & heureuſe.



SCENE V.

Madame MICHELE, COLIN.

COLIN, *avec feu & tout essoufflé.*

AH! Madame Michele, ma chere Madame Michele!....

Madame MICHELE.

Qu'as-tu donc Colin? comme te voilà!

COLIN.

Helene est une des trois filles nommées pour avoir le prix de la sagesse. Elle l'aura, elle l'aura sans doute; &, s'il étoit encore un prix pour la beauté la gentillesse, elle l'auroit encore.

Madame MICHELE.

Pour tout cela, non; mais pour la sagesse, oui: car ma fille est ma fille.

COLIN.

ARIETTE.

On doit couronner en ce jour
Et la sagesse, & l'innocence.
Hélas! pour le plus tendre amour,
N'est-il donc point de récompense?

La sagesse est un grand trésor,
C'est la parure d'une belle;
Mais l'amour constant & fidele
Est peut-être plus rare encor.

On doit couronner en ce jour
Et la ſageſſe, & l'innocence;
Hélas! pour le plus tendre amour
N'eſt-il donc point de récompenſe,
Pour le plus tendre amour?

Madame MICHELE.

Hein! Que voulez-vous dire avec votre plus tendre amour?

COLIN, *d'un ton careſſant.*

Helene & moi dès nos plus jeunes ans, nous avions de l'amitié l'un pour l'autre : cela vous réjouiſſoit.

Madame MICHELE.

Oui, c'eſt la vérité.

ARIETTE.

Lorſque vous étiez dans l'enfance,
Sur mes genoux tous deux je vous plaçois,
Je vous berçois, je vous berçois;
Je vous baiſois, je vous baiſois.
L'un ici, l'autre là;
La, la, la, la, la, la,
Vous ſautiez en cadence.

Ces chers enfans, ils s'embraſſoient;
Leurs petits doigts s'entrelaçoient,
Ils penchoient déjà l'un vers l'autre;
Oui, ſon cœur s'approchoit du vôtre.
Ah! diſois-je à mon pauvre époux:
Un jour ils s'aimeront peut-être;
Et cela nous feroit renaître,
S'ils étoient unis comme nous.

COLIN, *vivement.*

Oui, c'étoit le deſir du pere Michel, c'étoit le

vôtre ; &, depuis que j'ai de la connoissance, ça toujours été le mien.

Madame MICHELE.

Ta bonne intention me fait plaisir, mais...

COLIN.

Eh bien ! l'auriez-vous cru ? elle avoit alors de l'amitié pour moi ; à présent elle ne m'aime plus du tout, du tout.

Madame MICHELE.

Vous étiez alors des enfans ; aujourd'hui quelle différence !

COLIN.

Est-ce une raison pour qu'elle me haïsse ?

Madame MICHELE.

Ne sais-tu pas nos loix ? ne sais tu pas qu'il n'est point permis à une fille de Salenci de disposer de son cœur & de témoigner la moindre inclination ? O ciel ! si ma chere enfant étoit soupçonnée d'avoir du penchant pour toi, tout seroit perdu, ma fille ne seroit jamais Rosiere.

COLIN.

Rassurez-vous.

AIR.

Helene
M'interdit par sa rigueur ;
Ma peine
Ne sauroit toucher son cœur.
D'abord elle part,
Et fuit à perdre haleine,
Lorsque par hasard
Je la rencontre au bois ou dans la plaine.
Hélene, &c.

Quand elle rit, quand elle chante,
Si je l'écoute, elle se tait :
Et si-tôt que je me présente,
Tout l'inquiette & lui déplaît.

Au ſon de ma muſette
On l'entend ſoupirer.
Ah ! je crois qu'elle eſt faite
Pour me déſeſpérer.
Chaque jour ſa fierté redouble,
Et quand on parle de Colin,
Elle rougit, elle ſe trouble,
C'eſt un effet de ſon dédain.

Hélene
M'interdit par ſa rigueur;
Ma peine
Ne ſauroit toucher ſon cœur.

Madame MICHELE.

Mais ſi effectivement elle a tant d'éloignement pour toi, que veux tu que j'y faſſe ?

COLIN.

Ah ! comme elle eſt trop ſage pour avoir d'autre volonté que la vôtre, ſi vous lui diſiez.... (quand elle ſera Roſiere, s'entend,) ſi vous lui diſiez de m'aimer, je ſuis ſûr, bien ſûr qu'elle m'aimeroit tout de ſuite, & nous nous marierions enſemble, comme c'étoit votre intention.

Madame MICHELE.

Je ne puis rien faire ſans le contentement du Bailli.

COLIN.

Ah ! je l'aurai, je l'aurai : je vais me faire inſcrire ſur ſon regiſtre; c'eſt le droit de tous les honnêtes garçons.

Madame MICHELE.

Le voici.

COLIN.

Ah ! ſi vous vouliez me préſenter.

Madame MICHELE.

Soit.

SCENE IV.

LE BAILI, LE REGISSEUR, Madame MICHELE, COLIN, JEROME, LE BRIGADIER DE MARÉCHAUSSÉE *avec ſes gens*, LES GARDE-CHASSES, LES MESSIERS ET LE COMMANDANT DE LA MILICE DU PAYS.

LE BAILLI, *d'un air d'importance.*

ARIETTE.

MONSIEUR le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Faites reſpecter ma police.
Nos Garde-chaſſes, nos Meſſiers,
Et nos Garçons de la Milice,
Qui ſavent faire l'exercice,
Seront tous à votre ſervice;
Poſtez-les dans tous les quartiers.

Monſieur le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Faites reſpecter ma police.

Si quelqu'un par hasard
Troubloit ce jour de Fête,
Qu'on l'arrête,
Qu'on l'arrête ſans égard;
Qu'on me l'amene
Pour l'interroger,
Pour le juger
A la ſéance prochaine.

Monſieur le Commandant, Meſſieurs les Officiers,
Vous, Garde-Chaſſes & Meſſiers,
Et vous, Garçons de la Milice,
Faites reſpecter ma police.

Madame MICHELE, & COLIN *faiſant la révérence.*
Monſieur le Bailli....

LE BAILLI.

Ah! bon jour, bon jour, Madame Michele : laiſſez, laiſſez-moi un moment. (*En appellant les Gardes.*) Écoutez, écoutez, Meſſieurs.

COLIN.

Monſieur le Bailli, c'eſt que cela preſſe, & je viens vous demander votre protection pour épouſer...

LE BAILLI, *faiſant l'homme affairé.*

Oui, oui; tu peux compter ſur moi, mon ami, mon enfant : vous reviendrez.

COLIN, *avec transport de joie.*

Je peux compter ſur lui, Madame Michele, je peux compter ſur lui. (*Ils ſortent.*)

LE BAILLI, *montrant le Régiſſeur.*

Quand Monſieur paſſera devant le Corps-de-garde, qu'on lui rende les honneurs militaires; car c'eſt Monſieur le Régiſſeur qui repréſente Monſeigneur l'Intendant.

(*Le Commandant & ſa ſuite ſaluent le Régiſſeur; Jérôme bat le tambour derriere le Régiſſeur.*)

LE REGISSEUR, *ſurpris.*

Peſte ſoit du manant avec ſon tambour!
(*Jérôme ſe retire en faiſant une grande inclination.*)



SCENE

SCENE VII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE BAILLI.

Ouf !

LE REGISSEUR.

Je conçois, Monsieur le Bailli, que vous devez avoir bien de la peine.

LE BAILLI.

Cela n'est pas croyable. C'est moi qui suis chargé de la sagesse de toutes les filles du village, & j'en ai trente sous ma direction.

LE REGISSEUR.

Quelle heureuse fécondité dans un si petit canton !

LE BAILLI.

Un ancien a dit : *rara avis in terris ;* c'est-à-dire qu'une fille exactement sage est un oiseau rare sur la terre.

LE REGISSEUR.

Il avoit raison.

LE BAILLI.

Il avoit tort. Il y a beaucoup plus de filles sages qu'on ne pense, & il y en auroit bien d'avantage, si on excitoit ailleurs la noble émulation qui régne ici. Partout on annonce des prix pour je ne sais combien de choses moins difficiles. Ici c'est à une conduite réguliere ; c'est à la sagesse même que l'on adjuge une récompense. Quelle récompense ? Un chapeau de roses qui n'est pas moins honorable que des médailles d'or.

LE REGISSEUR.

Mais n'êtes-vous pas obligé quelquefois de réserver le prix ?

LE BAILLI.

Jamais.

LE REGISSEUR.

Là, en conscience ? vous n'êtes donc guere difficile ?

LE BAILLI.

Guere difficile ! La plus petite inconséquence suffit pour qu'on ait l'exclusion.

LE REGISSEUR.

Diable !

LE BAILLI.

Je vous avouerai pourtant que nous avons quelquefois de mauvaises années, des tems de disette.

LE REGISSEUR.

Je le crois.

LE BAILLI.

Par exemple, quand le hazard nous amene des militaires, des petits-maîtres de robe, de jeunes abbés....

LE REGISSEUR.

Oui, c'est comme un vent d'orage, tout est grêlé ; adieu la récolte.

LE BAILLI.

Pas tout-à-fait ; nous avons alors recours à la réserve.

LE REGISSEUR.

Qu'appellez-vous la réserve ?

LE BAILLI.

Ce sont des filles qui n'ont pas le malheur d'être jolies, & qui par conséquent sont sages par nécessité.

LE REGISSEUR.

J'entends, vous faites de nécessité vertu.

VAUDEVILLE.

J'admire tous les avantages
Que l'on trouve ici;
L'exemple des meilleurs ménages
Eſt à Salenci.

LE BAILLI.

Oui.

LE REGISSEUR.

Tous les Maris
Y ſont chéris,
Et les Filles ſont ſages.

LE BAILLI.

Oui

LE BAILLI.

C'eſt un bonheur que ce pays
Soit ſi loin de Paris.

LE REGISSEUR.

Ah! quel bonheur que ce pays
Soit ſi loin de Paris!

LE REGISSEUR.

Ah! çà, comme c'eſt la premiere fois que je repréſente ici pour Monſeigneur, mettez moi au fait du cérémonial.

LE BAILLI.

Je vous inſtruirai à meſure. Il faut au préalable que vous ayez une bourſe de vingt-cinq livres Tournois; c'eſt le prix que l'on ajoûte à la couronne.

LE REGISSEUR.

C'eſt bien peu pour récompenſer la vertu: la coquetterie ſe paye ailleurs mille fois, cent mille fois d'avantage. Tenez, voilà vingt cinq louis d'or de la part de Monſeigneur à cauſe de la rareté du fait.

LE BAILLI.

Quelle généroſité!

LE REGISSEUR, *en riant.*

Bon, bon! il doteroit à ce prix toutes vos filles ſages ſans riſquer de ſe ruiner.

LE BAILLI.

Monſieur le Régiſſeur eſt un peu goguenard.

LE REGISSEUR.

Ah! point du tout.

LE BAILLI, *d'un air ſérieux.*

Il ne manqueroit plus à la corruption de notre ſiecle que de jetter du ridicule ſur la fête de la roſe & ſur le plaiſir pur qu'elle doit faire aux âmes honnêtes & ſenſibles.

LE REGISSEUR.

Comme vous prenez feu!

LE BAILLI, *avec colere.*

C'eſt qu'on ne plaiſante point ſur un ſujet auſſi grave.

LE REGISSEUR, *toujours d'un ton badin.*

Non ſans doute; je ſais bien que la ſageſſe n'eſt pas un ſujet plaiſant.

LE BAILLI, *plus vivement.*

Encore! Vous avez fort mauvaiſe grace...

LE REGISSEUR.

Eh! là, là... Calmez-vous. Pour vous prouver que je reſpecte beaucoup la ſageſſe des filles, c'eſt que j'ai formé le projet d'épouſer celle qui ſera Roſiere.

LE BAILLI, *avec ſurpriſe.*

Vous, Monſieur?

LE REGISSEUR.

J'y ſuis déterminé.

LE BAILLI.

Seroit-il poſſible!

LE REGISSEUR.

ARIETTE.

J'avois une femme altiere,
Coquette, imprudente & fiere;
C'étoit un fardeau bien lourd.
Pour n'être pas en querelle,
Il falloit être avec elle
Aveugle, muet & ſourd:
C'étoit un fardeau bien lourd.
Eſt-il des nœuds
Plus beaux que ceux
Du mariage,
Quand une femme ſage
Prévient tous vos vœux.
Qu'il eſt doux de s'entendre dire,
Ce que tu veux, je le deſire:
Oui, je deſire ce que tu veux!

DUO.

LE BAILLI.
C'eſt la même flâme:
On n'a qu'une âme,
Un cœur à deux;
On paſſe ainſi des jours heureux.

LE REGISSEUR.
C'eſt la même flâme:
On na qu'une âme,
Un cœur à deux;
On paſſe ainſi des jours heureux.



SCENE VIII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, NICOLE.

NICOLE, *toute effrayée.*

AH ! Monſieur le Bailli, Monſieur le Bailli!

LE BAILLI.

Qu'avez-vous donc, la petite Nicole ?

NICOLE,

C'eſt qu'il y a là-bas des hommes qui m'ont regardée.. (*appercevant le Régiſſeur*) Ah ! en voilà encore un.

LE BAILLI.

Raſſurez vous : c'eſt Monſieur le Régiſſeur ; ce n'eſt pas un homme à craindre.

NICOLE.

Ah ! il eſt donc comme vous, Monſieur le Bailli ?

LE BAILLI.

C'eſt un autre moi-même, un honnête-homme en qui vous pouvez avoir toute confiance, & dont les conſeils vous rendront encore plus ſage.

NICOLE.

Ah ! c'eſt différent.

LE BAILLI, *bas au Régiſſeur.*

Commencez par interroger celle-ci. Examinez ſi elle vous conviendroit. (*Il ſort.*)



SCENE IX.

LE REGISSEUR, NICOLE.

LE REGISSEUR.

VOus appréhendez donc bien les hommes, ma petite?

NICOLE, *parlant entre ses dents.*

Em... Monsieur ...

LE REGISSEUR.

Dites-vous oui?

NICOLE.

Em... Monsieur ...

LE REGISSEUR.

Dites-vous non?

NICOLE.

Oh! non; ce n'est pas que je les appréhende moi; ils ne m'ont jamais fait de mal, au contraire; mais ma mere me dit d'en avoir peur, & j'en ai peur.

LE REGISSEUR.

Et vous a-t-elle dit pourquoi?

NICOLE.

Je m'en rapporte à ma mere, & surtout à ma tante, quoiqu'elle n'ait pas été Rosiere.

LE REGISSEUR.

Votre tante n'a pas été Rosiere?

NICOLE.

Vraiment non, pour un rien.

LE REGISSEUR.

Oh, oh! dites-moi, dites-moi donc?

NICOLE.

Dam'! un ſoir un Berger qui revenoit des champs fit entendre le ſon d'une cornemuſe ſous les fenêtres de ma tante, & ma tante qui a toujours aimé les chanſons, ouvrit ſon volet pour mieux l'écouter; le Bailli l'a ſçu, il n'en a pas fallu d'avantage.

LE REGISSEUR.

Quoi! pour ſi peu?

NICOLE.

Sans doute: auſſi n'ouvrirois-je pas ma fenêtre pour tout l'or du monde, quand un Roi lui même viendroit jouer de la cornemuſe devant notre porte.

LE REGISSEUR, *à part.*

AIR.

Nicole a l'air bien novice.
(A Nicole.
Vous êtes donc ſage?

NICOLE.

Hain, hain;
Monſieur, à votre ſervice.

LE REGISSEUR.

Il faut que j'en ſois certain.
Qu'eſt-ce qu'une fille ſage?

NICOLE.

C'eſt....

LE REGISSEUR.

Courage.

NICOLE.

Celle qui....

LE REGISSEUR.

Voyons.

NICOLE.

Quoi ?

LE REGISSEUR.

Eh bien?

NICOLE.

Hain....
Oh! dam', moi, je n'en ſais rien.

II. COUPLET.

LE REGISSEUR.

De quinze ans vous avez l'âge:
Quinze ans donnent de l'eſprit;
On ſait bien quand on eſt ſage.

NICOLE.

Oh! ma mere me l'a dit;
Oui, demandez à ma mere,
A mon pere;
C'eſt moi qui... ſuis....

LE REGISSEUR.

Eh bien?

NICOLE.

Sage.

LE REGISSEUR, *la contrefaiſant.*

Hain, hain!
Oh! dam', moi, je n'en ſais rien.

III. COUPLET.

(*A part.*)
Je ne crois pas que l'on trouve
Une Agnès de ce ton-là.
(*A Nicole.*)
Il eſt bon que l'on éprouve......

NICOLE.

Monſieur, comme il vous plaira.

LE REGISSEUR.

A votre âge, auſſi gentille,
Toute fille
Sent là.. ...
(*Mettant la main ſur ſon cœur.*)

NICOLE, *faiſant de même.*

Là?

LE REGISSEUR.

Parler.....

NICOLE.

Qui?

LE REGISSEUR.

Le cœur.

NICOLE.

Hain....
Oh! dam', moi, je n'en ſais rien.

Bon, bon! Monſieur, vous voulez vous moquer de moi : eſt-ce que le cœur parle?

LE REGISSEUR.

Eh! oui, ſans doute.

AIR.

PREMIER COUPLET.

Le cœur, Nicole, a ſon langage;
C'eſt un regard, c'eſt un ſoupir.
Un geſte, un rien a l'avantage
D'exprimer tout, juſqu'au deſir.
Venez.

NICOLE.

Oui-dà; ſerai-je plus ſage?

LE REGISSEUR.

Oui-dà.

Ensemble. { NICOLE.
Ah ! ah !
Mais comment donc ça ?
LE REGISSEUR.
Le cœur parlera. }

II. Couplet.

Mais ne ſoyez pas ſi niaiſe.
(*A part.*)
Levez les yeux. Ah ! qu'ils ſont doux !
(*Haut.*) Donnez la main, que je la baiſe.

NICOLE.

Baiſer ma main !

LE REGISSEUR.

Que craignez-vous ?

	LE REGISSEUR.	NICOLE.
Ensemble.	Venez, Donnez.	Ah ! ah ! Oui-dà !

NICOLE.

Oh ! ne vous déplaiſe....

	LE REGISSEUR.	NICOLE.
Ensemble.	Venez, Donnez, Le cœur parlera.	Vraiment, Maman M'a défendu ça.



SCENE X.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, NICOLE.

LE BAILLI, *au Régisseur qui veut baiser la main de Nicole.*

ARRETEZ, arrêtez, qu'allez-vous faire?

LE REGISSEUR.

Ne m'avez-vous pas dit d'examiner, d'interroger? Eh! bien j'examine, j'interrroge.

NICOLE.

Eh! vous m'avez dit de me confier à cet honnête-homme-là; & je me confie, moi.

LE BAILLI, *à Nicole.*

Retirez-vous.

NICOLE, *au Régisseur.*

Adieu, Monsieur, je me recommande à vous pour être plus sage. *(Elle sort.)*

SCENE XI.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE BAILLI.

MONSIEUR le Régisseur!

LE REGISSEUR.

N'allez-vous pas encore me gronder aussi?

LE BAILLI.

Baiser la main d'une jolie fille...,.

LE REGISSEUR.

Monsieur le Bailli....

LE BAILLI.

Qui n'a pas plus de quinze ans....

LE REGISSEUR.

Monsieur....

LE BAILLI.

Dont l'innocence est un trésor !

LE REGISSEUR, *d'un ton impatient & avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

Eh que diable ! c'est à cause de cela ; j'aime l'innocence, moi : c'est ce que je cherche depuis plus de vingt-ans. Ne savez-vous pas mes intentions ? Ne dois-je pas épouser la Rosiere ? N'est-ce pas mon intérêt d'examiner ?... Ecoutez ; si vous êtes prompt, je suis vif, & je suis Picard aussi bien que vous.

LE BAILLI, *froidement.*

Eh bien ! par exemple, voilà des raisons,

LE REGISSEUR, *vivement.*

Vous ne voulez pas m'entendre.

LE BAILLI, *de même.*

Oui, quand on est si vif l'un & l'autre... (*avec modération.*) Eh bien ! que dites-vous de la petite Nicole ?

LE REGISSEUR, *contrefaisant Nicole.*

Hain, hain, oui-dà, ah ! ah !... Si l'ignorance & la simplicité sont des titres, elle aura le prix.

LE BAILLI.

C'est-à-dire qu'elle n'est pas de votre goût ?

LE REGISSEUR.

Au contraire, au contraire ; une femme novice a son mérite.

ARIETTE.

Un cœur tout neuf,
Eſt comme un œuf,
Que l'amour couve ſous ſon aîle.
En l'animant
Tout doucement
Par une chaleur naturelle,
Un tems viendra,
Qu'il éclora,
Ce joli petit cœur de fille:
Il en naîtra
Le deſir,
Le plaiſir,
Comme un petit oiſeau qui ſort de ſa coquille.

LE BAILLI.

Ne vous décidez pas avant d'avoir vû les deux autres prétendantes.

LE REGISSEUR.

C'eſt bien mon intention.

LE BAILLI.

Je vais informer ſecrettement leurs parens de votre deſſein, & je refuſerai tous les garçons qui viendront ſe faire inſcrire.

LE REGISSEUR.

Comment tous les garçons?

LE BAILLI.

Oui. Tous les garçons de ce village, dont la probité eſt reconnue, peuvent prétendre à épouſer la Roſiere; & elle a la permiſſion de choiſir entr'eux.

LE REGISSEUR.

Mais, mais ſi elle ne me choiſit pas?

LE BAILLI.

Laiſſez-moi faire. Vous êtes un parti trop conſidérable... Je réponds de tout. Je viendrai vous rejoindre, quand j'aurai fait ma tournée.

SCENE XII.

Les Acteurs precédens, THOMAS, LUCAS, GUILLOT, FRANÇOIS & *autres Garçons du village venant l'un après l'autre.*

CANON.

JE viens me faire inſcrire,
A titre d'Épouſeux;
On n'a rien à me dire,
Et je dois être heureux.

Fançois Thomas Lucas Guillot	doit être heureux.

LE BAILLI.

Doucement, doucement!

THOMAS.

Thomas ſe recommande à vous, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Oh! tous mes arrangemens ſont pris pour cette année; j'ai donné ma parole & je n'inſcris plus perſonne.

CHŒUR.

THOMAS ET LES AUTRES GARÇONS.	LE REGISSEUR ET LE BAILLI.
THOMAS *fierement.*	LE BAILLI.
Vous devez nous protéger.	Mais, je crois qu'il nous menace.
LES GARÇONS, *à Thomas.*	LE REGISSEUR.
Nous devons les ménager.	Quelle audace!

TOUS.
Ah! de grace!
THOMAS.
Je suis Thomas.
UN AUTRE.
Je suis François.
UN TROISIEME.
Je suis Lucas.
TOUS.
Eh! de grace! eh! de grace!

THOMAS.
Je fais nos loix.
(A part.)
Je saurai soutenir mes droits.
TOUS, *en s'en allant.*
Il faudra soutenir nos droits.

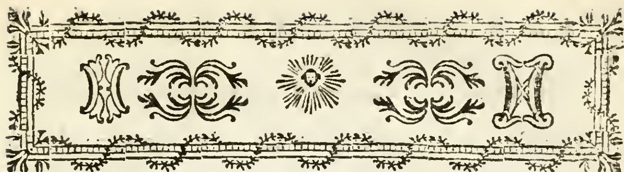
LE BAILLI.
J'ai fait mon choix.
LE BAILLI, LE REGISS.
Laissez-nous, cela nous lasse.
Vous reviendrez une autre fois.
Laissez-nous.

C'est à nous à donner des loix.

C'est à nous à donner des loix.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

HELENE, COLIN.

HELENE *entre gaiement & en dansant ; elle a une corbeille où sont des fleurs & des guirlandes.*

ARIETTE.

EN voltigeant de fleurette en fleurette,
Un papillon léger, badin,
Jouit des trésors d'un jardin,
En voltigeant de fleurette en fleurette.
Si quelque enfant malin le guette,
Et le poursuit pour l'attrapper ;
Le papillon sait toujours s'échapper,
En voltigeant de fleurette en fleurette.
Ainsi, d'une humeur vive & folle,
Je trompe l'espoir d'un Amant.
Je suis le papillon qui vole ;
Pour moi l'Amour n'est qu'un enfant.
(*Elle s'assied sur un banc en disant :*)
Achevons ici mes guirlandes.

COLIN.

La voici ; je n'ose lui parler, mais je ne puis résister au plaisir de la voir.

HELENE, *en liant des fleurs à une guirlande.*

(Pendant ce Couplet, Colin détache adroitement une fleur du bout de la guirlande qui traîne à terre & la met à son côté.)

AIR.

I. COUPLET.

Amusez-vous, jeunes fillettes:
Mais songez qu'il est des dangers;
Sur les gazons, sous les coudrettes,
N'allez point avec les Bergers.
Ils ont l'air doux, simple & modeste;
Mais c'est un piège que cela.
Si-tôt qu'on les écoute, zeste;
La, la, la, la, l'Amour est là.

Je crois que je n'aurai pas assez de fleurs.

COLIN.

Elle n'en aura pas assez, courons en chercher.

(Il sort pour en aller chercher; le prelude recommence: Hélene continue d'achever sa guirlande.)



SCENE II.

HELENE, LE REGISSEUR, & ensuite COLIN.

LE REGISSEUR.

AH! l'aimable enfant! Qu'elle a de graces, qu'elle est charmante!... Si c'étoit une des trois....

HELENE.

II. COUPLET.

(*Pendant ce second Couplet, Colin revient avec une touffe de fleurs qu'il pose à côté d'Hélene, sans être vu ni d'elle ni du Régisseur, & va se cacher derriere un taillis pour observer.*)

Lise dormoit sur la fougere;
Blaise approchant d'un pas discret,
Adroitement sa main légere
Place des fleurs à son corset.
A son réveil elle est surprise,
Le bouquet charmant que voilà!
Jettez ces fleurs, petite Lise;
Ta, la, la, la, l'Amour est là.

LE REGISSEUR, *enchanté & reprenant le refrein.*
Ta, la, la, la, la, l'Amour est là.

HELENE, *appercevant les fleurs que Colin a posées sur le banc à côté d'elle.*

Ah! Qu'en voilà de belles! Mais ce n'est pas moi qui les ai cueillies.

(*Elle se leve, les prend, & les jette: elle apperçoit le Régisseur.*)

LE REGISSEUR.

Continuez, continuez donc, je vous aiderai.

HELENE, *en remettant ses guirlandes dans son panier.*

Ah ! Monsieur, vous êtes trop obligeant.

LE REGISSEUR.

Vous me paroissez de bonne humeur.

HELENE.

Oh ! oui, Monsieur ; je ris, je danse & je chante toujours.

LE REGISSEUR,

Eh bien ! courage ; nous rirons, nous chanterons & nous danserons ensemble ; allons.

Ta, la, la, , la, la, l'Amour est là.

AIR.

LE REGISSEUR.

Que la Jeunesse
Me plaît, m'intéresse !
Quel enjouement, quelle simplicité !

HELENE.

Rien ne m'allarme,
Mon sort me charme,
Je jouis de ma liberté.
Sans qu'on offense la sagesse,
Le bonheur est dans la gaieté ;

ENSEMBLE
C'est le trésor de la Jeunesse ;
Oui, le bonheur n'est que dans la gaieté.

LE REGISSEUR.

à part.
Qu'elle me plaît & m'intéresse !
Plus je la vois, plus je suis enchanté.

HELENE.

Je vous demande pardon, Monsieur ; mais je ne vous connois pas.

LE REGISSEUR.

La connoissance sera bientôt faite, car je vous avertis que toutes les jolies filles sont de ma connois-

ſance ; je ſuis comme ça moi : que ça ne vous effarouche pas.

HELENE.

Ah ! point du tout.

LE REGISSEUR.

Pour qui faites-vous ces guirlandes ?

HELENE.

Pour deux de mes bonnes amies qui prétendent au prix.

LE REGISSEUR.

Et vous y prétendez auſſi ſans doute ?

HELENE.

Oh ! je fais ce que je peux pour être ſage ; mais je ne prétends à rien.

LE REGISSEUR.

Comment vous n'êtes pas du nombre ?...

HELENE, *appercevant Colin.*

(à part.)

Ah ! le voilà. Monſieur, je ſuis votre ſervante.

(Elle part.)

LE REGISSEUR.

Ecoutez donc, écoutez donc.

COLIN, *ſortant de ſa cachette.*

Ah ! c'eſt plus fort que moi, il faut que je lui parle.

(Il veut courir après Hélene.)



SCENE III.

COLIN, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR, *arrêtant Colin.*

OU vas-tu ? Où cours-tu ? Quelle eſt cette jeune fille ?

COLIN.

C'eſt elle, Monſieur le Régiſſeur, c'eſt elle.

LE REGISSEUR.

Qui elle ? Qui ?

COLIN.

C'eſt Hélene, la fille de Madame Michele, Hélene qui ſera Roſiere.

LE REGISSEUR.

(*A part.*) Fort bien ! eh ! tu l'aimes apparemment ?

COLIN.

De toute mon âme : je m'appelle Colin ; c'eſt moi qui dois l'épouſer ; chut, il ne faut pas qu'on ſache ça encore.

LE REGISSEUR.

Tu dois l'épouſer ?

COLIN.

Oui, n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt charmante ?

LE REGISSEUR.

Adorable ! divine ! Elle n'a fait que me regarder.... c'eſt à tourner la tête.

COLIN.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez de mon goût.

LE REGISSEUR.

AIR.

I. COUPLET.

De ſa douce paupiere
Un regard échappé,
Eſt un trait de lumiere
Dont le cœur eſt frappé.

COLIN.

Elle n'a qu'à paroître
Pour tout enflammer ;
De ſoi l'on n'eſt plus maître.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer ?

II.

COLIN.

La roſée eſt moins fraîche,
Un beau jour moins ſerein.

LE REGISSEUR.

C'eſt la fleur de la pêche
Qui colore ſon teint.

COLIN.

Le ſouffle du Zéphire
Vient tout ranimer ;
C'eſt elle qui reſpire.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer ?

III.

COLIN.

La tendre fleur naiſſante....

LE REGISSEUR.

La fraiſe qui rougit....

COLIN.

L'épine blanchiſſante...

LE REGISSEUR.

L'api qui s'arrondit...

COLIN.

Tout ce que la Nature

Se plaît à former,
D'Hélene est la peinture.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Sa bouche demi-close,
A le rire enfantin :
On croit voir dans la rose
Les perles du matin.

COLIN.

Le Printems dont l'haleine
Vient tout parfumer.

ENSEMBLE.

COLIN. Telle est ma chere Hélene.
LE REGISS. Telle est la jeune Hélene.
Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Eh! sans doute, tu es aimé de même?

COLIN.

Pas encore, mais ça viendra; sa mere me l'a promis; & puis j'ai la protection de Monsieur le Bailli; & puis vous parlerez pour moi à Hélene, n'est-ce pas?

LE REGISSEUR.

Oh! laisse faire, tes intérêts sont en bonnes mains.

COLIN.

Je n'ai pas encore osé lui parler moi, on défend ici aux garçons de faire connoître leur amour aux filles. Ah! s'il m'étoit permis.... s'il m'étoit permis..., Combien de choses j'aurois à dire à Hélene!

LE REGISSEUR.

Oh! Je dirai, je dirai moi.

COLIN.

Que vous êtes bon! Je vais la chercher, vous l'envoyer; je lui dirai que c'est vous qui la demandez,

LE REGISSEUR.

Fort bien ; va vîte, cours ; je l'attends. (*A part.*) Voilà ce qui s'appelle se confier au Renard.

COLIN, *revenant.*

ARIETTE en *DUO.*

Vous direz à ma chere Hélene,
Toujours pour moi trop inhumaine...

LE REGISSEUR,

Trop inhumaine !
Bon, bon, fort bien,
Tout ira bien.

COLIN.

Oui, vous direz à cette belle.....

LE REGISSEUR.

Oui, je vais dire à cette belle.....

COLIN.

Faut-il que vous soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant !

LE REGISSEUR.

Fort bien, fort bien ; soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant.

COLIN.

Faut-il que vous soyez cruelle...,

LE REGISSEUR.

Soyez cruelle.

COLIN,

Eh! non, non.

LE REGISSEUR.

Cela s'entend.

COLIN.

Exprimez bien l'ardeur fidelle.....

LE REGISSEUR.

J'exprimerai l'ardeur fidelle...,

COLIN.

Que pour elle......

LE REGISSEUR.

Que pour elle....

COLIN.

Mon cœur ressent,

LE REGISSEUR.

Mon cœur reſſent.

COLIN.

Le mien.

LE REGISSEUR.

Le tien ; cela s'entend.

COLIN.

Exprimez-lui l'ardeur fidelle
Que pour elle mon cœur reſſent.

LE REGISSEUR.

J'exprimerai l'ardeur fidelle
Que pour elle.... Cela s'entend.

SCENE IV.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR.

AH ! Monſieur le Bailli ! vous me voyez dans une ivreſſe, un enchantement !....

LE BAILLI.

De quoi donc ?

LE REGISSEUR.

Je viens de voir la petite Hélene ; elle eſt raviſſante, ma foi : je m'en tiens à celle-ci ; il faut qu'elle ait le prix, Monſieur le Bailli ; il faut qu'elle ait le prix.

LE BAILLI.

Que dites vous ? Je ſuis homme intégre, & de plus il faut que mon jugement ſoit confirmé par tous les Notables du village.

LE REGISSEUR.

Monſieur le Bailli, quand elle n'auroit qu'un *acceſſit*, là qu'un pauve petit *acceſſit*, parbleu ! je l'épouſe.

LE BAILLI.

Doucement ! Je dois vous prévenir qu'elle eſt bien éveillée & que vous pourriez vous repentir peut-être...

LE REGISSEUR.

Eh ! non, non....

LE BAILLI

Patience ! il faut voir la fille de Madame Grignard.

LE REGISSEUR.

Madame Grignard ?

LE BAILLI.

Oui, la veuve du Tabellion : c'eſt une franche Picarde, un dragon de vertu, qui m'eſt fort néceſſaire pour diſtinguer la ſageſſe : je ne ſais comment elle fait, rien ne lui échappe ; mais ſi elle eſt ſévere pour les moindres fautes, elle eſt la premiere à rendre juſtice au mérite : ſon nom ſeul fait trembler toutes les filles du village & les contient dans le devoir. Jugez ſi ſa fille doit être ſage !

LE REGISSEUR.

Si ſa fille lui reſſemble, vous me faites trembler auſſi une *Honeſta* eſt pire qu'une coquette.

LE BAILLI.

Tenez, tenez, voici Madame Grignard avec ſa fille Thérese.



SCENE V.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

MONSIEUR le Bailli (*Elle fait une grande révérence avec Therefe.*) (*Au Régiffeur.*) Monfieur... (*Elle fait une autre révérence au Régiffeur & fa fille n'en fait qu'une demie.*) (*A fa fille.*) Faites donc la révérence plus bas. (*Au Régiffeur.*) J'ai l'honneur de vous préfenter... (*Elle fait une troifieme révérence.*)

LE REGISSEUR.

Elle eft encore bien jolie celle-ci, mais il me paroît qu'elle a du chagrin.

Madame GRIGNARD.

Elle n'en a point fujet. Répondez donc.

THERESE.

Monfieur, je fais tout mon poffible pour n'en point avoir.

Madame GRIGNARD, *pinçant fourdement le bras de Therefe.*

Que dites-vous donc là ?

THERESE.

Ahi, ahi, ahi !

Madame GRIGNARD.

Soyez gaie, petite fille.

THERESE, *en pleurant.*

Oui, ma mere...

LE BAILLI.

Doucement, doucement!

LE REGISSEUR.

Elle paroît raiſonnable.

Madame GRIGNARD.

Elle n'auroit qu'à ne pas l'être. Je me donne aſſez de peine après elle.

ARIETTE.

Pour empêcher tout délit,
Notre fenêtre eſt grillée;
Je ſuis toujours éveillée:
Ma fille couche en mon lit.
Je ne veux pas qu'elle ſorte;
Je l'obſerve jour & nuit.
Un gros chien eſt à ma porte,
Abboyant au moindre bruit.
La ſerrure eſt ſûre & forte;
J'en ai la clef: la voilà.
En agiſſant de la ſorte,
D'une fille on répondra.
Moi-même, étant à ſon âge,
Avec moins de liberté,
Je ſais bien, pour être ſage,
Tout ce qui m'en a coûté.



SCENE VI.

Madame GRIGNARD, THERESE, LE BAILLI, LE REGISSEUR, COLIN ET HELENE.

COLIN, *accourant.*

ELLE va venir, elle va venir : dès qu'elle m'a vu, elle a fui comme à ſon ordinaire : mais elle a pris un autre chemin qui la conduit ici.

Madame GRIGNARD.

Qu'eſt-ce donc qu'il veut dire ?

HELENE, *ſans être vue.*

ARIETTE.

J'aime à vous entendre chanter,
Petits oiſeaux de ces bocages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

TOUS.

Que vient-il nous conter?
Que vient-il nous conter?

LE REGISSEUR.

Je me ſens agiter.

HELENE.

Je voudrois imiter
Vos doux accens & vos ramages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

Madame GRIGNARD.

Que veut-il nous conter?

LE REGISSEUR.

Je me ſens agiter.

HELENE.

Je voudrois imiter
Vos doux accens & vos ramages.

(Hélene paroît en achevant de chanter. Elle a une corbeille ſuſpendue à ſon côté ; dans cette corbeille ſont deux guirlandes.)

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, HELENE.

HELENE.

BON JOUR Monſieur le Bailli ; voilà des guirlandes que j'ai faites pour parer tantôt Thereſe & Nicole, mes deux bonnes amies.

LE BAILLI.

C'eſt fort bien.

LE REGISSEUR.

La chere petite ! vous n'en êtes donc point jalouſe ?

HELENE.

Point du tout, & ſi elles ſont plus ſages que moi, tant mieux ; cela ſera plus d'honneur au village.

COLIN, *à part.*

Oui, c'eſt le cœur le plus honnête...

LE REGISSEUR.

Ah ! Monſieur le Bailli...

LE BAILLI.

De la réfléxion.

HELENE, *à Thérese, en lui présentant la guirlande.*

Tiens, ma chere amie.

THERESE.

Voulez-vous, ma mere ?

Madame GRIGNARD.

A quoi cela sert-il ?

LE BAILLI, *à Thérese.*

Prenez, prenez.

Madame GRIGNARD.

Eh bien ! soit. Hon ! ... vous ne vous serez pas oubliée, vous avez aussi cueilli des fleurs pour vous; car...

COLIN, *en s'approchant.*

Hélene n'a pas besoin de parure.

HELENE.

Le voilà encore ! Je le verrai donc partout ! Monsieur le Bailli, défendez-lui absolument de me suivre.

(Elle sort.)

LE BAILLI, *à Colin.*

Si cela t'arrive....

COLIN, *tout étonné.*

Mais, Monsieur le Bailli... Monsieur le Régisseur...

LE REGISSEUR.

Un autre lui est destiné.

COLIN.

Ah Ciel!

LE BAILLI.

Nous te défendons de la voir.

LE REGISSEUR.

Et de l'aimer.

COLIN, *avec vivacité.*

ARIETTE.

Vous voulez m'empêcher d'aimer !
Sur mon cœur quel eſt votre empire ?
Défendez aux grains de germer,
Empêchez le Soleil de luire,
Des ruiſſeaux arrêtez le cours,
Et vous aurez moins de peine
Qu'à m'empêcher d'aimer Hélene ;
Je l'aimerai toujours.

LE REGISSEUR ET LE BAILLI.

Finis tes diſcours,
Renonce à tes amours.

(Colin ſe retire déſeſpéré.)

LE REGISSEUR.

Ce jeune drôle me paroit bien décidé.

LE BAILLI.

Ne vous inquiétez pas ; il ne vous nuira point ; j'y vais mettre bon ordre. Holà ! *(à un Sergent.)* Que Colin ſoit aux arrêts dans ſa maiſon, & qu'on le garde à vue juſqu'à demain.



SCENE VIII.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, Madame GRIGNARD.

Madame GRIGNARD.

VOus croyez qu'Hélene le fuit tout de bon. Je n'en ſuis pas la dupe.

LE BAILLI.

Il faut nous inſtruire de tout; c'eſt votre emploi, c'eſt votre devoir.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! j'ai déja pluſieurs notes à vous remettre.

LE BAILLI.

Suivez-moi, j'ai de mon côté une affaire importante à vous communiquer.

Madame GRIGNARD.

Venez, ma fille.

LE BAILLI.

Non, il faut que Monſieur l'interroge en particulier, c'eſt la régle. (*bas au Régiſſeur.*) Je vais lui parler à votre ſujet.

LE REGISSEUR.

Attendez, attendez, rien ne preſſe encore.

(*Madame Grignard ſort en faiſant ſigne à Thereſe de s'obſerver, & d'un air de menace.*)



SCENE IX.

LE REGISSEUR, THERESE, ET THOMAS *dans le fond du Théâtre.*

LE REGISSEUR, *à part.*

HELENE, Hélene! ah! ce seroit bien dommage....

THOMAS.

La mere est partie : si je pouvois trouver le moyen de parler à ma chere Thérese!

LE REGISSEUR.

Eh bien! Therese?

THERESE, *appercevant Thomas.*

Ah!

LE REGISSEUR.

Qu'avez-vous?

THERESE.

Rien, Monsieur; c'est que je soupire.

LE REGISSEUR.

Ouvrez-moi votre petit cœur. Pourquoi êtes-vous donc si triste?

THERESE.

Helas! Monsieur, ne faut-il pas être triste, quand on veut être sage?

LE REGISSEUR.

Je trouve qu'elle a raison. Voilà de la franchise; c'est ce que j'aime. Oui, je conçois que votre mere vous gêne beaucoup, elle est un peu revêche, la bonne femme. Il y a long-tems qu'elle est sage, n'est-ce pas?

THERESE.

C'est ce qu'elle me dit tous les jours.

LE REGISSEUR.

La ſageſſe eſt aimable & douce à votre âge, mais avec le tems elle s'aigrit.

THOMAS.

Ce diable d'homme ne s'en ira pas

THERESE.

AIR.

Ma mere me gronde ſans ceſſe;
Elle défend juſqu'au deſir:
C'eſt un honneur que la ſageſſe,
Pourquoi n'en pas faire un plaiſir?
Lorſque je cueille une anémone
Pour parer ma tête ou mon ſein,
Elle croit que c'eſt à deſſein;
Cela ne fait tort à perſonne.

LE REGISSEUR.

Non vraiment; mais on ne ſe pare pas pour rien.

THOMAS.

Monſieur, Monſieur le Régiſſeur, le Bailli vous demande; c'eſt bien preſſé, allez, allez vîte.

LE REGISSEUR.

Où?

THOMAS.

Ici près: non, non; chez lui au bout du village.

LE REGISSEUR.

Pour quel ſujet?

THOMAS.

C'eſt au ſujet...

LE REGISSEUR.

D'Hélene?

THOMAS.

Juſtement, d'Hélene; dépêchez-vous.

LE REGISSEUR.

J'y cours, conduis-moi.

THOMAS.

Oh ! j'ai bien d'autres commiſſions à faire.

LE REGISSEUR, *à Thereſe.*

Allez rejoindre votre mere, nous nous reverrons.

(Il ſort.)

SCENE X.

THOMAS, THERESE.

THOMAS.

Je reſpire : ah ! Thereſe !

THERESE.

Que voulez-vous, Thomas ? Laiſſez-moi.

THOMAS.

Arrêtez....

THERESE.

Si ma mere....

THOMAS.

Un moment.

THERESE.

Non.

THOMAS.

Si vous ne voulez pas que je meure....

THERESE.

Je n'entends rien.

THOMAS.

Prenez du moins ce gage de ma foi. (*en s'en allant.*) Je me recommande à vous, je me recommande à vous.

THERESE.

Je ſuis toute ſaiſie. Que m'a-t-il donné là ? je n'ai pas eu le tems de refuſer... Mon trouble... mon embarras... Voyons ce qu'il m'écrit.

» Chere amie, le Bailli a refuſé de m'inſcrire : je » viens d'apprendre que j'ai un rival, mais je ne » crains rien dès que vous ſerez Roſiere ; ne vous » contraignez plus, vous ſerez maitreſſe de choiſir » entre nous, & ſi vous avez pour moi de la préfé- » rence, mettez à votre côté cette roſette : ce ſera » ſigne que je pourrai me préſenter pour vous ob- » tenir malgré tout ce qu'on pourra faire ; ſi-non » je ne ſongerai plus qu'à me déſeſpérer.

THERESE.

Qu'à ſe déſeſpérer !.. Malgré ſon amitié pour moi, je ne ferai rien contre la volonté de ma mere. Reliſons la lettre.



SCENE XI.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

QU'AVEZ-vous là ? Un ruban ! Une lettre !

THERESE, *à part.*

Je ſuis perdue !

Madame GRIGNARD.

Voyons.

THERESE, *pendant que Madame Grignard lit tout bas la lettre.*

Que lui dirai-je ? Après tout, ce n'eſt pas ma faute ; je n'y ſuis pour rien. Il vaut mieux avouer à ma mere...

Madame GRIGNARD.

(*Elle lit.*) » *Mettez à votre côté cette roſette.* Ce n'eſt pas pour vous cette lettre ?

THERESE, *tremblante.*

Ma mere....

Madame GRIGNARD.

Si je le ſavois, je vous étranglerois ſur le champ.

THERESE.

Ma mere, je vous dirai franchement que j'ai trouvé ici tout-à-l'heure....

Madame GRIGNARD.

Ah ! ah ! vous avez trouvé...

THERESE.

Oui.

Madame GRIGNARD,

Ici ?

THERESE.

Oui,

Madame GRIGNARD.

Ce ruban, cette lettre ? C'eſt différent ; car, ſi c'étoit autrement, je t'aſſommerois, je t'écraſerois.

THERESE.

Je vous demande pardon, ma mere ; mais....

Madame GRIGNARD.

Ce billet ne peut pas être pour Nicole ; elle eſt ſi bête ! Cela ne ſait ſeulement pas lire. Il ne peut pas être pour vous, car j'ai trop bien pris mes précautions. (*à part.*) Selon les apparences, il eſt de Colin pour la petite Hélene ; il l'aura laiſſé tomber ; ma fille l'a trouvé. Oui, c'eſt cela. (*A Thereſe.*) Ecoutez : donnez cette roſette à Hélene, puiſquelle lui eſt deſtinée ; mais donnez-la comme de vous-même, ſans explication.

THERESE.

Ma mere, cela ne fera-t-il point de tort à ma bonne amie ?

Madame GRIGNARD.

Vous raiſonnez ! Suis-je capable de faire tort à perſonne ? mais je veux ſavoir la vérité. Si Hélene eſt innocente, je prendrai ſa défenſe ; &, ſi vous étiez coupable... Je crois que vous hauſſez les épaules !

DUO.

Madame GRIGNARD.	THERESE.
Vous êtes bien téméraire :	
Il faut vous taire,	Hélas! je ne sais que faire,
Me satisfaire.	
Craignez ma colere;	Comment faire?
Ne raisonnez pas,	
Ne raisonnez pas.	Quel embarras!
Impertinente,	
Insolente,	
Impudente,	Ah, ah, ah, ah, ah!
Vous ferez ce qu'il me plaira.	Je ferai ce qu'on voudra.

SCENE XII.

Madame GRIGNARD, THERESE, Madame MICHELE *& deux autres* VOISINES, *qui accourent aux cris de Therese.*

QUINQUE.

PREMIERE VOISINE.

Quoi! toujours contre elle en colere!
Qu'est-ce donc qu'elle vous fait?

Madame GRIGNARD.

Ce n'est point-là votre affaire,
Et j'agis comme il me plaît.

SECONDE VOISINE.

Mais elle est obéissante.

PREMIERE VOISINE.

Elle est douce, prévenante.

Madame MICHELE.

Sage, sage; mais il faut la prendre
Par douceur.

TRIO.

I. Voisine.	II. Voisine.	Mad. Michele.
Et la reprendre Sans humeur, &c.	Et la reprendre Sans humeur, &c.	Et la reprendre. Sans humeur; La reprendre Sans esclandre, Sans aigreur.
(Elles disent toutes deux la même chose.)		Qui se fait craindre Doit craindre aussi; Qui se fait craindre Engage à feindre; Oui, songez-y.

Mad. Michele & les deux Voisines.	Mad. Grignard.	Therese.
Qui se fait craindre, Qui veut contraindre, A tout à craindre: Je vous le dis, C'est mon avis; Oui, oui, je vous en avertis; C'est mon avis, Je vous le dis, C'est mon avis.	Qui se fait craindre N'a rien à craindre, N'a rien à craindre, Et je me ris De vos avis. Oui, oui, (*à Thérese.*) rentrez au logis. (*Aux Voisines.*) Oui, je me ris De vos avis, De vos avis.	Je suis à plaindre, Je suis à plaindre; Mais dois-je feindre? Je ne le puis, Je ne le puis. Non, non, je pleure, je pleure, Je gémis: Mais j'obéis; Oui, j'obéis.

(Les Voisines veulent suivre Madame Grignard; celle-ci leur ferme la porte au nez.)

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

OUI, vous ferez ma volonté ; ou.... ce n'eſt pas que je pretende que vous ſoyez Roſiere au préjudice d'une autre ; mais j'ai mes raiſons. Remettez cette roſette à Hélene comme je vous l'ai dit ; ſi je ne la lui vois pas, je m'en prendrai à vous. (*à part.*) Allons trouver le Régiſſeur.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

THERESE, *ſeule.*

QUEL triſte état ! vingt fois j'ai été ſur le point de me jetter aux pieds de ma mere pour lui découvrir.... mais ſa colere eſt ſi terrible !.... Si je me tais, Hélene ſera ſoupçonnée : ſi je parle, je vais nuire à Thomas ; il ſera chaſſé du village : à quoi me réſoudre?

ARIETTE.

Comment obéir à ma mere?
Je dois feindre; je ſuis ſincere,
Et mon cœur n'eſt pas ſans pitié:
Pourrai-je trahir l'amitié,
Cette amitié qui m'eſt ſi chere?
Comment obéir à ma mere?
Peut-être encor.... je dois m'en allarmer:
Peut-être encor.... j'ai tout à craindre,
Si je ne ſais pas me contraindre.
Ah! s'il m'étoit permis d'aimer:
Thomas n'auroit pas à ſe plaindre.
Non, non, Thomas n'auroit pas à ſe plaindre,
S'il m'étoit permis d'aimer.
Il faut obéir à ma mere,
Je dois feindre; je ſuis ſincere,
Et mon cœur n'eſt pas ſans pitié.
Pourrai-je trahir l'amitié,
Plus encor?.... Tout me déſeſpere.
Comment obéir à ma mere?

SCENE III.

HELENE, THERESE.

HELENE, *ſortant de la maiſon.*

AH! c'eſt toi, ma bonne amie? que t'eſt-il arrivé? Tu pleures.

THERESE.

J'en ai ſujet.

HELENE.

Ah! ne pleure donc pas ; tu me ferois pleurer auſſi, & je n'aime point à pleurer moi ; qu'eſt-ce que tu as ?

(Hélene tire ſon mouchoir, eſſuie les yeux de Thereſe & l'embraſſe.)

THERESE.

C'eſt que ma mere m'a grondée ; elle gronde toujours : c'eſt ſa coutume.

HELENE.

Là, là, ne t'afflige pas ; c'eſt ta mere, & tu dois lui obéir en tout.

THERESE.

En tout : mais elle me commande des choſes.....

HELENE.

Ce n'eſt pas à toi à examiner ſi elle a raiſon, ſi elle a tort ; & je ne t'eſtimerois point, ſi tu n'obéiſſois pas à ta mere.

THERESE, *à part.*

Non, je ne pourrai jamais m'y réſoudre. *(haut.)* Tiens, ſi je n'étois pas naturellement ſage, il y a de certains momens, je crois, où elle me feroit haïr la ſageſſe.

HELENE.

Ah! que dis-tu là ?

THERESE.

Tu es bien-heureuſe, toi ; ta mere ne te défend rien.

HELENE.

Non ; mais ſi je ſavois quelque choſe qui lui déplût, oh! tout de ſuite, tout de ſuite ..

THERESE.

Tu ne pourrois pas tenir avec la mienne.

HELENE.

En quoi eſt-elle donc ſi ridicule ?

THERESE.

Eh bien ! tiens, par exemple, il y a quelques jours, (c'étoit un Dimanche) elle me fait marcher devant elle mon livre ſous le bras. — Baiſſez votre coeffe, petite fille. —-Oui, ma mere. Tout en la baiſſant, je rencontrai les regards d'un jeune garçon qui me fixoit .. mais d'un air... tiens, j'en fus ſi émue que je laiſſai tomber mon livre ſans m'en apperçevoir.

HELENE.

Oh, oh !

THERESE.

Tout de ſuite il le ramaſſe, me le préſente. —Mademoiſelle n'eſt-ce pas à vous ?. . — Oui, Monſieur, je vous remercie. — Bienobligé, bien obligé, Monſieur, lui dit ma mere. Et puis à moi, pif, paf, deux ſouflets : — voilà Mademoiſelle pour vous apprendre à laiſſer tomber votre livre.

HELENE, *gaiement.*

Ne penſe plus à tout cela, & partage la joie qui anime aujourd'hui tout le village.

Air : *Lorſque les Filles du Village.*

De cette fête
Qu'on apprête,
Thereſe doit avoir l'honneur;
Dans cette attente,
Sois contente;
Ce jour aſſûre ton bonheur.

Déjà les cœurs d'intelligence,
Couronnent la ſageſſe en toi:
Tu mérites la préférence.

THERESE.

Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.

ENSEMBLE.

Tu mérites la préférence:
Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.

THERESE.

Même air.

Ta gaieté pure
Te raſſure;
Ton cœur ne ſauroit s'engager.

HELENE.

Mais un rien bleſſe
Ta ſageſſe;
Tu crains juſqu'au moindre danger.

THERESE.

Hélene, ah! quelle différence!
Je dois prendre exemple ſur toi.

ENSEMBLE.

Tu mérites la préférence:
Non, non, le prix n'eſt pas pour moi.



SCENE IV.

Madame GRIGNARD, THÉRESE, HELENE.

Madame GRIGNARD, *passant derriere Therese.*

HEM, hem !

THERESE, *voyant sa mere.*

(*à part.*) Non, je ne me sens pas capable ...

HELENE.

Qu'est-ce qui t'occupe ? Que regardes-tu ?

THERESE.

Ah ! cette rosette... ma mere ne veut pas que je la porte; c'est pour cela qu'elle m'a grondée.

HELENE.

Eh bien ! ne la porte pas : quelle enfance ! donne, donne-la-moi ; je la porterai pour l'amour de toi.

(*Hélene arrache la rosette.*)

THERESE, *bas à Hélene.*

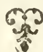
Arrête, ma bonne amie; il faut que je te dise... Arrête ... J'aime mieux m'exposer à toute sa colere.

(*Elle veut lui reprendre la rosette.*)

Madame GRIGNARD.

A quoi vous amusez-vous là, petite fille ? Allons, rentrez, rentrez devant moi.

(*Elle enferme Therese dans sa maison, & va trouver le Régisseur qui paroît au fond du Théâtre.*)



SCENE

SCENE V.

Madame GRIGNARD, HELENE, LE REGISSEUR.

HELENE, *à part.*

LA pauvre enfant ! Que je la plains ! La gronder pour ſi peu de choſe !

Madame GRIGNARD, *au Régiſſeur dans le fond du théâtre.*

Monſieur le Régiſſeur, la lettre que je vous ai fait lire eſt peut-être une étourderie de Colin ; mais la roſette que vous voyez à Hélene pourra ſervir à nous faire connoître ſi effectivement elle eſt d'intelligence .. Examinez - la ſans lui rien dire encore de tout ceci.

LE REGISSEUR

Laiſſez moi faire, je vais l'examiner très-ſévérement. (*à part.*) Seroit-il poſſible !

SCENE VI

LE REGISSEUR, HELENE.

LE REGISSEUR*.

HELENE, c'eſt vous que je cherche.

HELENE.

Ah ! Monſieur le Régiſſeur !

* *Dans cette Scene le Régiſſeur ſe propoſe d'interroger Hélene avec la plus grande ſévérité, mais il ſe livre, malgré lui, de tems en tems, à ſon caractere, & finit par être enthouſiaſmé d'Hélene.*

LE REGISSEUR.

Comment va la gaieté ?

HELENE, *gaiement.*

Oh ! toujours de même ; Monsieur, je n'ai aucun souci, ma mere me laisse faire tout ce que je veux.

LE REGISSEUR, *à part.*

Elle est charmante.(*Haut.*)Mais cette gaieté là peut vous mener loin. Les amans sont gais aussi, & l'innocence de votre âge empêche de voir des dangers.

HELENE.

Des dangers ! bon !... Je les connois tous.

LE REGISSEUR.

Comment ?

HELENE.

Ma mére m'a instruite de tout, m'a tout dit, le bien, le mal.

LE REGISSEUR.

Vous me surprenez.

HELENE,

Oui, le bien pour le suivre, & le mal pour l'éviter.

LE REGISSEUR, *à part.*

Ma foi, en deux mots, voilà toute l'éducation : (*haut.*) mais, ma chere enfant, on peut s'y méprendre.

HELENE.

Jamais, jamais.

AIR.

On nous donne des leçons
Qu'il est bon de suivre ;
Mais faut-il tant de façons,
Quand on sait bien vivre ?
L'honneur a plus de pouvoir
Que tout ce qu'on peut savoir.
Pour apprendre mon devoir,
Mon cœur est mon livre.

LE REGISSEUR.

Hem ! le cœur d'une jeune fille eſt un livre où il y a ſouvent bien des fautes à corriger. Hélene, Hélene, on m'a dit bien des choſes de vous.

HELENE, *riant.*

Bon ! Monſieur, contez-moi donc ça.

LE REGISSEUR.

Oui, jolie comme vous êtes, vous devez avoir bien des amoureux.

HELENE.

Ah ! cela ſe peut, je n'en ſais rien.

LE REGISSEUR.

Vous ſavez du moins que Colin...

HELENE.

Colin ?

LE REGISSEUR.

Il vous aime ; il me l'a dit & tout le monde le ſait ; mais c'eſt fort naturel. J'en juge par moi-même. Ah ! petite mignonne !

AIR.

Eſt-on de glace,
Quand on eſt vif, jeune & badin ?
L'Amour pourchaſſe,
L'Amour eſt fin.
Le tendre Colin
Me paroît malin ;
Et moi-même, à ſa place,
Voyant tant d'attraits,
Malgré moi j'aurois
De l'audace.

Eſt-on de glace, &c.

HELENE.

Oh! je vous prie, Monſieur, de ne me point parler de Colin; il n'y a que lui au monde qui me faſſe de la peine.

LE REGISSEUR.

Avez vous quelque choſe à lui reprocher?

HELENE.

Oh! non, Monſieur; chacun vous en dira du bien.

LE REGISSEUR.

Vous auroit-il manqué d'égards, de reſpect?

HELENE, *fierement, & enſuite avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

De reſpect! Il me connoit, Monſieur; &, quoique Colin ne ſoit qu'un payſan, il a des ſentimens; c'eſt mon pere qui l'a élevé comme ſon propre fils, comme moi-même; & il n'y a peut-être pas un garçon dans le village qui ait autant d'honneur, de probité...

LE REGISSEUR, *ironiquement.*

Et vous le haïſſez?

HELENE, *avec émotion.*

Oh! tant qu'il m'eſt poſſible je ne ſaurois entendre parler de lui tranquillement.

LE REGISSEUR.

Cependant on vous ſoupçonne, & Madame Grignard....

HELENE, *reprenant ſa gaieté.*

Je ne crains rien.

LE REGISSEUR, *à part.*

Cette noble aſſurance paroît la juſtifier. (*haut.*) Il eſt vrai que dans ce village, on eſt ſi difficile... Le moindre deſir, la moindre foibleſſe... Qu'eſt-ce que c'eſt que tout cela? eſt-ce qu'il ne faut pas paſſer quelque choſe aux jeunes filles? Que diable! on n'eſt

pas chez des Turcs. Allons, allons, jettez cette rosette ; elle vous perdroit, ce seroit la preuve de votre intelligence avec Colin.

HELENE.

Ciel! que dites-vous ?

LE REGISSEUR.

Il se flatte de vous obtenir par ce moyen. J'ai vû sa lettre ; nous savons tout, cette rosette vient de lui.

HELENE.

Il auroit osé !... Mais elle vient de Therese.

LE REGISSEUR.

N'importe, n'importe, cette diablesse de Madame Grignard pourroit bien aussi avoir machiné quelque chose... Là, en conscience, vous n'aimez donc pas Colin ?

HELENE.

Je n'aimerai jamais personne sans l'aveu de ma mere.

LE REGISSEUR.

Ah ! vous me ravissez. Soyez donc tranquille. Vous êtes débarassée des importunités de ce Colin ; il est aux arrêts chez lui jusqu'à demain, un sentinelle à sa porte.

HELENE.

Aux arrêts!

LE REGISSEUR.

Je vois que cela vous fait plaisir.

HELENE.

Ah ! Oui. On a bien fait.

LE REGISSEUR.

Je vous prends sous ma protection. Nous ferons taire tous les caquets ; & que vous soyez Rosiere ou non, je vous épouse.

HELENE.

Vous, Monſieur?

LE REGISSEUR.

Oui, par ma foi.

HELENE.

Ma mere....

LE REGISSEUR.

Y conſent, cher tréſor, petit amour.

HELENE.

Et Monſieur le Bailli....

LE REGISSEUR.

Le Bailli!... Vous m'avez fait peur. Oui, oui, tout eſt arrangé.

HELENE, *ſe laiſſant tomber ſur le banc.*

Monſieur excuſe....

LE REGISSEUR.

Elle y eſt ſenſible.

ARIETTE.

Tous deux joyeux,
Si l'hymen nous aſſemble,
Nous aurons enſemble
Des jours délicieux.
L'amour heureux
Viendra dans le ménage,
Fier de ſon ouvrage,
Joüer entre nous deux.
L'innocence & la beauté
La décence & la gaieté
Feront ma félicité.

Quand la ſageſſe
Rit & careſſe,
Elle intéreſſe.

Le Ciel avare
D'un bien si rare,
Me le prépare
Dans votre cœur.
Je ne sais rien de si rude,
De si triste qu'une prude,
Toujours sage par étude;
Mais la sagesse
Qui nous caresse,
Nous intéresse
Par sa douceur.
Le Ciel avare
De ce bonheur,
Me le prépare
Dans votre cœur.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

HELENE, *seule.*

JE n'en reviens point ! Tout est arrangé... Ma mere consent... Cette rosette est de Colin; il seroit capable ... Et j'aimerois Colin!



SCENE VIII.

HELENE, COLIN.

COLIN, *sur le haut du mur qui est au fond du Théâtre.*

MON malheur est confirmé. Je ne ferai point témoin du bonheur d'un rival.

HELENE.

Que vois je ! il va se blesser.

COLIN, *s'élance du mur sur l'arbre & se laisse glisser jusqu'en bas.*

Je quitte le pays.

HELENE.

Je veux le confondre.

COLIN.

Je l'apperçois. Je ne puis plus soutenir sa vue.

HELENE.

Arrétez, Colin.

COLIN.

Vous m'appellez ! Ah ! chere Hélene, vous cessez de me fuir !

HELENE.

Oui, le plus méchant de tous les hommes ; oui, c'est moi qui vous appelle. Justifiez-vous, si vous le pouvez du tort que vous me faites.

COLIN.

Du tort que je vous fais !

HELENE.

Ecoutez-moi ; oui, c'est pour la derniere fois que

je vous parle ; oui, justifiez-vous du tort que vous me faites, si vous etes encore honnête garçon.

COLIN.

En quoi suis-je coupable ?

HÉLENE.

En quoi ? Pouvez-vous l'ignorer ?

COLIN.

Oui, daignez me l'apprendre.

HELENE.

Eh bien !..(*à part.*)Je n'ai pas la force de m'expliquer.

COLIN.

Achevez & soyez sûre...

HELENE.

Eh bien ! j'étois tranquille ; je me livrois à la gaieté, je partageois les plaisirs innocens de mes compagnes.

COLIN.

Qui vous empêche de jouir encore ?...

HELENE.

Votre présence que je ne puis supporter ; vous me causez un trouble... mille inquiétudes... On a remarqué vos empressemens pour moi, on me soupçonne... O ciel ! on me soupçonne de les approuver !

COLIN.

Quoi ! les soins les plus respectueux !...

HELENE.

Ne peuvent m'en imposer : vous avez formé le projet le plus offensant... Vous avez employé un détour injurieux : vous m'avez cru capable d'être sensible.

COLIN.

Hélene, je vous jure ..

HELENE.

Non, perfide, non ; vous m'aimez.

ROMANCE.

I. Couplet.

Eh! pourquoi me ſuivre ſans ceſſe?
Quels vœux oſerois-tu former?
Renonce au deſir qui te preſſe;
Veux-tu m'obliger à t'aimer?
Tu fais mon tourment & ma gêne,
Faut-il t'aſſûrer de ma haîne?
Eh bien! Colin.... oui, je te hais;
Oui, je te hais;
Oui, ne nous revoyons jamais.

II. Couplet (*).

De mes pieds tu cherches les traces,
Meſurant ton pas ſur le mien:
Je quitte un gazon, tu t'y places,
Tu careſſes toujours mon chien.
Si je dis une chanſonnette,
Tu la reprends ſur ta muſette:
Colin, Colin.... oui, je te hais;
Oui, je te hais;
Ah! ne nous revoyons jamais.

III. Couplet.

J'ai vu, ſur l'écorce d'un charme,
Mon nom écrit en laqs d'amour;
Eſt-ce à tort que je m'en allarme?
Je le vois encor chaque jour;

(*) *Hélene doit dire ces couplets avec vivacité & avec une eſpece de colere, à travers laquelle on voit éclater l'amour qu'elle s'efforce de cacher.*

Il s'accroît, tant plus je l'efface;
Car trop profonde en eſt la trace;
C'eſt toi, Colin. Que je te hais!
Oui, je te hais;
Ah! ne nous revoyons jamais.

COLIN.

IV. COUPLET.

Modérez ce courroux extrême
Qu'avez-vous à me reprocher?
Vous ai-je dit que je vous aime?
Non, j'ai bien ſu m'en empêcher.
Pour moi quel effort! quelle gêne!
Hélas! d'où vient donc tant de haîne?
Je vous déplais. Oui, je m'en vais;
Oui, je m'en vais;
On ne me reverra jamais.

EN DUO.

HELENE.	COLIN.
Que je te hais!	Oui, je m'en vais.
Ne nous revoyons jamais,	Ah! ne nous revoyons jamais;
Jamais.	On ne me reverra jamais.

COLIN.

Vous le voulez, vous ſerez ſatisfaite. Je vois que je ne ſuis pas digne de vous. Je ſais que quelqu'un plus heureux doit vous obtenir.

HELENE.

Eh! ſans doute, c'eſt la volonté de ma mere, de Monſieur le Bailli; & Monſieur le Régiſſeur...

COLIN.

Un moment de grace...

HELENE.

Ah ciel! Qu'exigez vous encore?

COLIN.

Hélene, vous venez de m'offenſer par des ſoupçons... Je ne me ſens coupable de rien en verité, non en vérité; & je ne vous quitte point que vous ne m'ayez dit les torts...

HELENE.

Non, non : point d'explication; j'aime mieux tout pardonner.

COLIN.

Laiſſez-moi vous convaincre... Je veux du moins avoir votre eſtime... C'eſt la derniere grace, je vous la demande à genoux.

HELENE.

Arrêtez : c'eſt mettre le comble...

COLIN.

Eh bien! oui, oui, j'ai tort. Soyez heureuſe ; mais que je ne parte point avec votre haîne.

DUO.

COLIN.	HELENE.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.	Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Pourquoi, pourquoi tant de rigueur ?	Pourquoi, pourquoi, par votre ardeur,
Pourquoi, pourquoi	Pourquoi, pourquoi.... ?
Me priver de ſa vue?	Otez-vous de ma vue ;
Que mon ame eſt émue!	Je me ſens toute émue,
Oui, je le doi ;	Quand je vous voi.
Vos deſirs ſont ma loi.	Je ne ſais pas pourquoi
Ceſſez votre rigueur.	Vous faites mon malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.	Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ne ſais pas pourquoi	Je ſens, quand je vous voi,
Je fais votre malheur.	Renaître ma douleur.
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.	Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.

COLIN.

Vos deſirs ſont ma loi.
Je ne ſais pas en quoi
Je fais votre malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ſens, quand je la voi,
Renaître mon ardeur.
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.
Je vais vous obéir,
Je vais vous obéir.

Moi vous faire ſouffrir!
Moi vous faire ſouffrir !
Je vais vous obéir;
C'eſt à moi de mourir.

Moi vous faire ſouffrir !
Moi cauſer ſa douleur,
Son malheur !
Plutôt mourir;
Je vais la fuir.
Quelle rigueur!
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.
Je dois vous obéir,
Bien-tôt je vais vous fuir.
Moi vous faire ſouffrir,
Cauſer votre douleur,
Cauſer votre malheur !
Plutôt mourir.
Ah ! plaignez-moi : plus de rigueur;
Ceſſez, ceſſez d'affliger mon cœur.

HELENE.

Je ne ſais pas pourquoi
Vous faites mon malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ſens, quand je vous voi,
Renaître ma douleur.
Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.
Ne troublez point ma vie;
C'eſt toute mon envie.

Vous me faites ſouffrir,
Vous me faites ſouffrir:
Que je dois vous haïr !
Vous me ferez mourir.
Ah ! vous me ferez mourir;

Hâtez-vous de me fuir.
Prenez-vous du plaiſir
A m'entendre gémir,
A me faire ſouffrir,
A cauſer ma douleur?
Quelle rigueur!
Ah ! laiſſez-moi: quelle rigueur!
Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.
Hâtez-vous de me fuir :

Vous feriez mon malheur,
Mon malheur.
Ah! laiſſez-moi : quelle douleur!
Ceſſez, ceſſez d'agiter mon cœur.

HELENE.

C'en eſt trop, je ne veux plus rien entendre. Tiens, méchant; voilà cette roſette que ... J'étouffe.

(Elle ramaſſe la roſette & la jette à Colin. Elle ſort.)

SCENE IX.

COLIN *ſeul.*

CETTE roſette ... Que veut-elle dire ? Je l'ai vu s'attendrir, je n'oſe croire....

(Baiſant la roſette.)

SCENE X.

COLIN, THOMAS.

THOMAS, *à part.*

QUE vois-je ! ma roſette entre ſes mains.

COLIN.

Je ne puis plus prétendre à Hélene ; c'en eſt fait, j'ai pris mon parti.

THOMAS.

Il a pris ſon parti, c'eſt d'épouſer Thérefe.

COLIN.

Ce ruban ſera toujours contre mon cœur.

THOMAS.

Je ſuis ſacrifié. Colin eſt le rival qu'on me préfere.

CHACONNE *de Rameau.*

(A Colin.)

Il faut rendre,
Me rendre.

COLIN.
Eh! qu'oses-tu prétendre?
THOMAS.
Ce gage de ma foi,
Qu'elle a reçu de moi.
COLIN.
Quoi!
De toi?
THOMAS.
Oui, de moi;
Qu'elle a reçu de moi.
COLIN.
Quoi!
De toi?
THOMAS.
Oui, de moi,
Ce gage de ma foi.
COLIN.
Elle a pu de toi recevoir,
Au mépris de son devoir,
Au mépris de son devoir?....
Non, non, non; je ne puis le concevoir.
THOMAS.
Je veux ravoir.....
COLIN.
Je veux savoir...

DUO.

<table>
<tr><th>COLIN.</th><th>THOMAS.</th></tr>
<tr><td>En as-tu le pouvoir?
Perds un frivole espoir.
En as-tu le pouvoir?
Thomas, c'est ce qu'il faut savoir;
Oui, c'est ce qu'il faut voir.</td><td>Bien-tôt tu vas savoir
Si j'en ai le pouvoir;
Bien-tôt tu vas savoir,
Colin, si j'en ai le pouvoir;
Et c'est ce qu'il faut voir.</td></tr>
</table>



SCENE XI.

THOMAS, COLIN, HELENE.

HELENE, *se mettant entre eux deux.*

AH ! tout doux, tout doux :
D'où vient ce courroux ?
Ah ! Thomas,... Colin,
Quel eſt ton deſſein ?
Tu me fais trembler.
Par ta fureur,
Tu veux donc troubler
Toujours mon cœur.

COLIN.

Un rival a ſu mériter.....
Je ne puis ſurmonter
Ma colere.

HELENE.

Arrête, téméraire !
Arrête, téméraire !

COLIN.

O Ciel ! que dois-je faire ?

HELENE.

Nous quitter.

THOMAS.

Ah ! daignez, daignez m'écouter ;
Je dois vous reſpecter ;
Mais je dois
Soutenir mes droits.

HELENE.

HELENE.

Oui, Colin a tort;
Oui, ſans doute, il a tort.
Calmez ce tranſport,
Et ſoyez tous deux d'accord.

COLIN.

Je n'aurois pas prévu....
Je n'aurois jamais cru.....
Quel outrage!

THOMAS.

J'enrage.

HELENE.

Mais, au nom des Dieux,
Quitte donc ces lieux.

COLIN.

Vous rendez mon ſort
Cent fois plus cruel que la mort.

THOMAS.

Puiſqu'il faut parler net,
Apprenez le ſujet.....
Voici le fait, voici le fait;
Il aime un jeune objet
Que j'adore en ſecret;
Beauté ſage & fiere....
Mais je ſuis diſcret.

COLIN.

Ah!

HELENE.

La paix!

COLIN.

Non, jamais.....
Viens....

THOMAS.

Je vais.....

HELENE.

Eh ! la paix !

TRIO.

COLIN.	HELENE.	THOMAS.
Je veux ſavoir....	Venez, ma mere,	Je veux ravoir....

Venez, venez, ma mere.

(Hélene les quitte pour aller au-devant de ſa mere.)

DUO.

COLIN.	THOMAS.
En as-tu le pouvoir ?	Bien-tôt tu vas ſavoir
Perds un frivole eſpoir;	Si j'en ai le pouvoir;
En as-tu le pouvoir ?	Bien-tôt tu vas ſavoir,
Thomas, c'eſt ce qu'il faut ſavoir;	Colin, ſi j'en ai le pouvoir,
Oui, c'eſt ce qu'il faut voir.	Et c'eſt ce qu'il faut voir.



SCENE XII.

Les Acteurs précédens, Madame MICHELE.

HELENE ET Madame MICHELE.

EH! tout doux, tout doux!
Pourquoi ce courroux?

Madame MICHELE.

Ah! Thomas!

HELENE.

Colin!

Madame MICHELE, HELENE.

Quel eſt ton deſſein?

Madame MICHELE.

Oſez-vous enſemble?.......

Madame MICHELE, HELENE.

Quelqu'un peut venir,
Sauvez-vous; je tremble......
On va vous punir.

COLIN.

Quel eſt mon malheur!

THOMAS.

Dois-je douter de ſon cœur?

COLIN, *à Thomas.*

Je prendrai mieux mon tems.

THOMAS.

J'entends;
Oui, je t'attends.

Madame MICHELE, HELENE.

Fuyez, fuyez, à quoi vous expoſez-vous?
Fuyez, fuyez, fuyez, on vient à vous.

TOUS QUATRE.

HELENE.	Mad. MICHELE.	COLIN.	THOMAS, *à Colin.*
Ah! maman!	Va-t-en,	Ç'en eſt fait,	Viens, ſuis-moi;
Il peut partir;	On va venir.	cruelle!	loin d'elle,
		Je vais partir;	Tu peux venir;
Mais, maman,	Va-t-en,	Ç'en eſt fait,	Ton rival t'ap-
S'il va mourir!	On va venir.	loin d'elle,	pelle
		Je vais mourir.	Pour te punir.

SCENE XIII.

Les précédens, Madame GRIGNARD, THERESE, NICOLE.

Madame GRIGNARD, *à ſa fenêtre.*

A l'aide! Au ſecours!

Madame MICHELE, *à Thomas.*

Suis-moi.

HELENE, *à Thomas.*

Entrez chez nous.

(Hélene entre avec Thomas dans la ferme en le pouſſant devant-elle. Madame Michele entraîne Colin dans la couliſſe du côté oppoſé.)

Madame GRIGNARD, *après avoir vu entrer Thomas & Hélene dans la ferme..*

Bon. Me voilà sûre de mon fait. (*Elle se retire de la fenêtre, & dit dans sa maison :*) Therese, Therese, Therese, eh! venez donc vîte.

(*Pendant ce tems, Hélene sort & se jette dans les bras de sa mere qu'elle rencontre au fond du Théâtre.*)

HELENE.

Je suis tremblante.

Madame MICHELE.

Ne crains rien, ne crains rien, ma fille, Colin est parti; tu ne le reverras plus le pauvre garçon.

HELENE.,

Il est parti!

Madame MICHELE.

Oui; n'y songeons plus. (*Elle emmene sa fille.*)

SCENE XIV.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

VOilà pourtant votre bonne amie Hélene, cette fille si sage: elle vient d'entrer chez elle avec un de ses amoureux, Je les ai vus, allez doucement les observer.

THERESE.

Moi ! Ma mere ?...

Madame GRIGNARD.

Point de réplique. Allez, dépêchez.

(Elle fait entrer Therese dans la ferme.)

SCENE XV.

Madame GRIGNARD, L'OFFICIER.

L'OFFICIER

QU'eſt-ce qu'il y a ?

Madame GRIGNARD.

Monſieur l'Officier, faites votre devoir : deux jeunes garçons viennent de manquer ſcandaleuſement à nos loix. Ils en ſont venus aux mains.

L'OFFICIER.

Où ſont-ils ?

Madame GRIGNARD.

L'un s'eſt enfui par ce chemin.

L'OFFICIER, *à deux de ſes gens.*

Que l'on coure après.

Madame GRIGNARD.

L'autre eſt dans cette maiſon avec Hélene. Poſez à la porte un ſentinelle & que perſonne n'entre ni ne ſorte ſans votre ordre. *(appercevant Nicole.)* Viens-çà, Nicole, *(à part.)* Je me défie un peu de ma fille.

L'OFFICIER, *au ſentinelle.*

Poſtez-vous là, & que perſonne n'entre ni ne ſorte ſans mon ordre.

(Pendant que l'Officier donne l'ordre au ſentinelle, Madame Grignard parle bas à Nicole.)

NICOLE.

Eſpionner? Je ne ſais pas comme on eſpionne, moi.

Madame GRIGNARD.

N'as-tu pas entendu ce que je t'ai dit, tu viendras me rendre compte de tout.

NICOLE.

Ah! oui, oui.

Madame GRIGNARD, *à l'Officier.*

Monſieur, permettez que cette jeune fille puiſſe entrer & ſortir.

(*Nicole entre dans la maiſon de Madame Michele, pendant que l'Officier va donner un ſecond ordre au ſentinelle.*)

Madame GRIGNARD.

Je confondrai cette petite hypocrite.

(*On bat le tambour.*)

Monſieur l'Officier....

L'OFFICIER.

Pardon, Madame, la cérémonie commence.

Madame GRIGNARD.

Déjà? Thereſe, Thereſe!

(*Elle veut entrer dans la maiſon pour faire ſortir ſa fille.*)

LE GARDE.

On n'entre pas.

THERESE, *ſe préſentant pour ſortir.*

Ma mere....

LE GARDE.

On ne ſort pas.

Madame GRIGNARD.

Mais il faut que ma fille....

LE GARDE.

On n'entre pas, on ne ſort pas.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! patience, nous verrons.

SCENE XVI.

LA MARCHE.

(Madame Grignard va se joindre à la marche qui arrive dans l'ordre suivant : Jerôme, ensuite des Miliciens, des Garde-chasses, la Maréchaussée, les Garçons du village en uniforme, les jeunes filles aussi dans leur uniforme, les vieilles Rosieres accompagnées de leurs maris & de quelques petits enfans, ensuite le Bailli, le Régisseur, les Officiers de la Justice, &c.)

(Après cette Marche, le Bailli va se placer dans le bosquet sur un siége à gauche, & le Régisseur sur un autre à droite. De côté & d'autre sont des banquettes pour les Notables du lieu. Les Garçons se rangent d'un côté, les Filles de l'autre ; le Peuple garnit le fond du Théâtre. Deux anciennes Rosieres portent sur un coussin la couronne de roses, & deux Garçons portent dans un bassin d'argent la bourse de vingt-cinq louis.)

LE BAILLI, *d'un ton imposant, après que tout le monde est placé.*

SILENCE. Heureux habitans de ce village, qui ne formez qu'une même famille, c'est à vous à confirmer ou condamner, par votre témoignage, le choix que nous allons faire & à décider du prix. Commençons par lire les informations. Si quelqu'un a des accusations à pro-

LE BAILLI.

duire, qu'il parle ; il sait à quoi l'honneur l'oblige. (*Le Bailli lisant.*) » *Nicole.* Il n'y a rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Bon ! c'est une petite sotte qui est sage sans savoir pourquoi, le beau mérite !

LE REGISSEUR.

Therese.

LE BAILLI.

Rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Je le crois bien.

(*Dans cette scene Madame Michele arrive au fond du Théâtre.*)

LE BAILLI, *continuant de lire.*

Hélene : voilà des notes. Dimanche dernier, on a vû Hélene sortir du bois au déclin du jour ; elle est rentrée chez sa mere fort tard.

UNE BONNE-VIEILLE.

La chere enfant c'étoit pour me ramener mon chevreau qu'elle avoit trouvé.

LE BAILLI.

Le Lundi suivant, elle s'est absentée de la maison toute la journée.

UNE AUTRE VIEILLE.

J'étois malade ; c'étoit pour faire mon ouvrage.

LE BAILLI.

Tous les Samedis de chaque semaine, Hélene donne une mesure de bled à un jeune garçon qui a grand soin de se cacher.

UN VIEILLARD.

Ah ! les méchans ! C'étoit mon fils pour moi, pour

ma femme, pour mes pauvres enfans... Sa mere le savoit, je ne l'aurois jamais dit, elle ne le vouloit pas.

Madame GRIGNARD.

Fort bien, fort bien! Je n'y peux plus tenir; vous m'avez commandé de parler.

LE BAILLI.

Eh bien! parlez, parlez.

Madame GRIGNARD.

Hélene est actuellement dans cette maison avec un de ses amoureux.

LE REGISSEUR.

Cela n'est pas possible. Comme elle m'auroit trompé!

Madame GRIGNARD.

Je les ai vus. Therese & Nicole vont bientôt vous informer de tout.

LE BAILLI.

S'il est ainsi, je condamne Hélene.

Madame MICHELE.

Arrêtez, Monsieur le Bailli, qu'a-t-elle fait? Mes voisins, mes voisines, avez vous quelque chose à lui reprocher?

TOUS.

Non, non, non.

Madame MICHELE.

Non, elle n'est point coupable; l'honneur a toujours été dans notre famille; le cœur de ma fille m'est connu, il me répond de son innocence.

Madame GRIGNARD.

Son innocence! Tenez, tenez, voilà la petite Nicole qui nous apporte des nouvelles.

SCENE XVII.

Les Acteurs précédens, NICOLE.

NICOLE.

Air : *Sur un verd gazon.*

OH ! je viens d'entendre
Ce garçon caché dans le moulin,
Hein, hein :
Elle avoit l'air tendre,
Il étoit chagrin :
Elle se fâchoit ;
Il lui reprochoit,
Je n'ai pu comprendre......
Ils se plaignoient tous deux
De n'être pas heureux.
Oh ! ne l'espere pas,
Dit Therese à Thomas.

Madame GRIGNARD.

Comment ! Therese, Thomas !

LE BAILLI.

Qu'on les fasse venir.

Madame MICHELE.

Paroissez, ma fille.



SCENE XVIII, & *derniere.*

Les précédens, THERESE, THOMAS, *sortant de la ferme*, HELENE, COLIN *amené par deux Gardes.*

Madame GRIGNARD.

QUE vois-je !

NICOLE.

Eh oui ! c'est Thomas qui aime Therese ; oh ! dame, j'ai bien espionné, moi.

Madame GRIGNARD, *à Therese.*

Vous, avec Thomas !

THERESE.

Ma mere, je vous ai obéi.

Madame GRIGNARD.

Voilà Colin qu'on nous ramene, nous allons éclaircir le fait ; lisez sa lettre.

THOMAS.

Ah ! Madame, c'est moi qui l'ai écrite & qui ai donné la rosette à Therese ; mais je suis seul coupable, elle n'a point de part....

COLIN.

Hélene ; croyant qu'elle venoit de moi, me l'a rendue avec indignation. Je partois, je lui sacrifiois

mon bonheur, ma vie... Et pourquoi me ramene-t-on, pourquoi ?

Madame GRIGNARD.

Je suis confondue.

LE BAILLI.

Hélene est donc justifiée.

LE REGISSEUR.

Oh ! ma foi, j'en étois bien sûr.

LE BAILLI.

Approchez Hélene, venez recevoir la couronne.

LE REGISSEUR.

Et ma main ; c'est moi qui épouse la Rosiere.

COLIN.

C'est lui qui l'épouse ! .. mais Hélene est justifiée ; je mourrai content.

(On s'approche pour couronner Hélene. Il se laisse tomber presque sans connoissance dans les bras des Gardes qui l'ont ramené.)

HÉLENE, *s'attendrissant par degrés.*

Ah Ciel ! suspendez....

LE BAILLI.

Qu'avez-vous ?

HELENE, *appercevant Colin qui tombe entre les bras des Gardes.*

ARIETTE.

Ah ! reprenez cette couronne.
Non, non, ce prix que l'on me donne,
Je ne l'ai pas mérité :
Vous voyez un cœur agité:
J'aidois à me tromper moi-même.
En ce moment je sens que j'aime;
Je ne veux point trahir la vérité.

Madame GRIGNARD.

C'eſt Colin qu'elle aime. Je l'ai bien dit.

HELENE.

Il ne le ſavoit pas; épargnez-le de grace. Je renonce à lui pour jamais ; je n'y pourrai ſurvivre. Ah ! ma mere!... (*Elle tombe dans les bras de ſa mere.*)

COLIN, *ſe jettant aux genoux d'Hélene.*

Elle m'aime, & c'eſt moi qui cauſe ſon malheur! il faut que je meure à ſes pieds.

LE REGISSEUR.

Ah ! Monſieur le Bailli... Ils m'attendriſſent : un amour involontaire n'eſt point un crime, quand on ſait le ſurmonter. Qu'ils ſoient heureux, je leur ſervirai de pere.

LE BAILLI.

Voici mon jugement : Nicole eſt ſage par ignorance, Thereſe par contrainte, Hélene par devoir & par amour pour la vertu; on ne triomphe point ſans combat.

LE REGISSEUR.

Hélene en eſt plus digne du prix.

LE BAILLI.

Qu'elle reçoive la Couronne, & plus encore la main d'un amant chéri, d'un époux tendre & fidèle, digne récompenſe de la ſageſſe.



CHŒUR.

LE BAILLI.

C'EST Hélene que je déclare.

TOUS.

C'est Hélene que l'on déclare,
Fanfare, fanfare, fanfare:
Hélene a le prix.
Que l'écho réponde à nos cris,
Sur les côteaux & dans la plaine:
Hélene, Hélene, Hélene;
Elle a le prix, elle a le prix.

UNE ANCIENNE ROSIERE.

De cette couronne on la pare.
De la vertu, trésor si rare,
Voilà le prix.

TOUT LE CHŒUR.

Fanfare, fanfare, fanfare;
Hélene a le prix.

(Pendant ce Chœur, on couronne Hélene, & la Dame du lieu vient la décorer du Cordon bleu, suivant l'usage établi par Louis XIII. Ensuite on place la Rosiere sur un trône de fleurs & de verdure, & tous les Habitans du Village & des environs viennent la féliciter; ce qui forme le divertissement.)

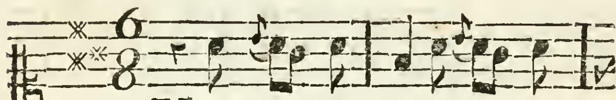


VAUDEVILLE.

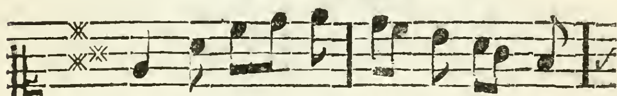


VAUDEVILLE DE LA ROSIERE DE SALENCI.

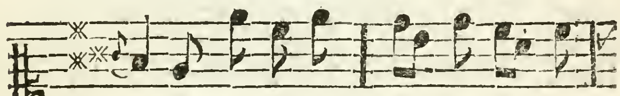
1er. Couplet. LE BAILLI.



Vous qui cher-chez à mé-ri-



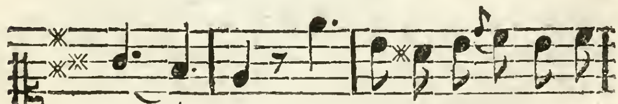
ter Le prix qu'on don-ne à la ſa-



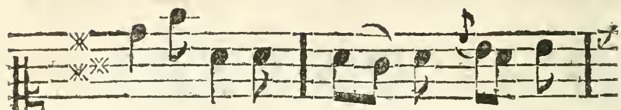
geſ-ſe, Il eſt bon de vous ré-ci-



ter Plus d'un é-xem - ple de foi-



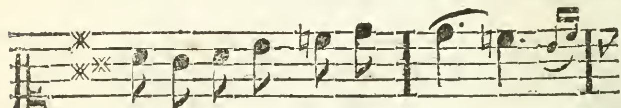
bleſ - - ſe; On croit pouvoir tout évi-



ter; Trop con - fian-te eſt la Jeu-



neſ- ſe: Eh bien! Eh bien! Vous



ver-rez à quoi l'on s'ex - - po-



ſe: Jeu - nes fil-les, ſon - gez - y



bien, Il ne faut qu'un rien, Un



pe - tit rien, Un pe - tit rien, Pour



per-dre le prix de la ro - - ſe.

Me GRIGNARD.

Pour prendre un nid, levant le bras,
Sur ſes deux pieds Liſon ſe dreſſe;
Lucas, qui voit ſon embarras,
La fait ſauter avec adreſſe;
Ah! grand-merci, l'ami Lucas.
On condamna ſa politeſſe.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, ſongez-y bien,
Il ne faut qu'un rien, &c.

UNE FEMME DU VILLAGE.

Lubin ramene chez Suzon
L'agneau chéri qu'elle regrette.
Pour payer les ſoins du garçon,
Elle lui donne une houlette;
Lubin eſt tout fier de ce don,
Suzon paſſa pour indiſcrette.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

UN HABITANT DU VILLAGE.

Liſe, en danſant, rompt ſon lacet;
De ſes deux mains elle ſe cache;
Jeannot rapproche ſon corſet,
En ſoupirant il le rattache,
Et de même elle ſoupiroit.
Elle eut tort; il faut qu'on le ſache.
Eh bien! Eh bien!
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe!
Jeunes filles, &c.

NICOLE.

Un jour d'Eté Jean Guignolet
Dormoit dans le creux d'une roche,
Pour voir un peu comme il dormoit,
Voilà Deniſe qui s'approche :
Elle lui jette ſon bouquet,
Et ce fut pour elle un reproche.
Eh bien ! Eh bien !
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe !
Jeunes filles, &c.

THOMAS.

Le ſoir au bois prenant le frais,
Thémire entend chanter Sylvandre ;
Elle s'approche de plus près
Pour écouter, & pour apprendre :
Chaque ſoir, elle y vient exprès.
Ç'en eſt aſſez pour la reprendre.
Eh bien ! Eh bien !
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe !
Jeunes filles, &c.

LE RÉGISSEUR.

Pour la ſageſſe en ce pays,
On eſt, ma foi, bien difficile.
Ce n'eſt pas de même à Paris,
Et ſur ce point on eſt tranquille.
Qu'une fille ait des favoris,
Pour elle on eſt toujours docile.
Eh ! bien... Eh ! bien...
Mais c'eſt ici toute autre choſe.
Jeunes filles, &c.

COLIN, *à Hélène.*

Sans l'oſer dire, je t'aimois.
Ah ! pourroit-on m'en faire un crime ?
Non, ta ſageſſe & tes attraits

Rendent l'amour bien légitime.
Oui, oui, je t'aime & pour jamais,
Je céde au tranſport qui m'anime.
Avec ardeur,
Je puis te le dire, & je l'oſe :
Ah ! pour moi, quel moment flatteur !
Tu fais mon bonheur,
Et dans ton cœur,
Je trouve le prix de la Roſe.

Me MICHELE.

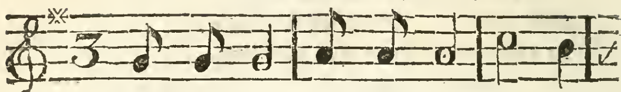
On dit qu'il revient un eſprit
Chez la grand-mere de Nicette ;
Toute la nuit il fait du bruit :
Le voiſinage s'inquiette.
Nicette a grand-peur ; mais ſourit :
Un ſourire eſt un interprète.
Eh bien ! Eh bien !
Voyez-vous à quoi l'on s'expoſe !
Jeunes filles, &c.

HÉLÈNE, *au Parterre.*

La foible roſe bien ſouvent,
Malgré tout l'art du jardinage,
Quand elle eſt expoſée au vent,
En reçoit un cruel dommage ;
Ainſi maint ouvrage, en naiſſant,
Ne peut réſiſter à l'orage.
Eh bien ! Eh bien !
Voyez donc à quoi l'on s'expoſe !
Ah ! Meſſieurs, ſans votre ſoutien,
Il ne faut qu'un rien,
Qu'un petit rien,
Pour perdre le prix de la Roſe.

FIN.

AIR : *Menuet* D'EXAUDET.



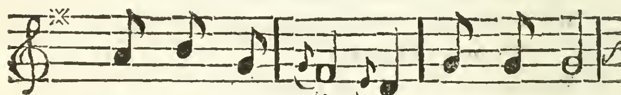
Cet é - tang, Qui s'é - tend Dans la



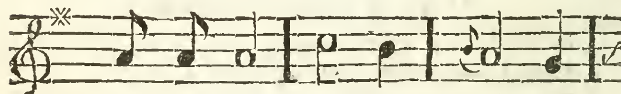
plai - ne, Ré - péte au ſein de ſes



eaux; Ces ver - doy - ans or - meaux Où le



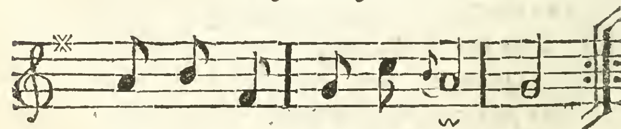
pam - pre s'en - chaî - ne. Un jour pur,



Un a - zur, Sans nu - - a - - ges,



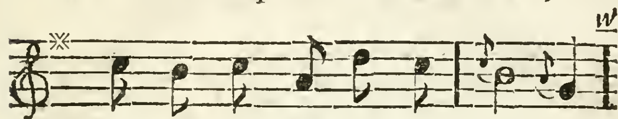
Vi - ve - ment s'y ré - flé - chit, Le ta -



bleau s'en - ri - chit D'i - ma - ges.



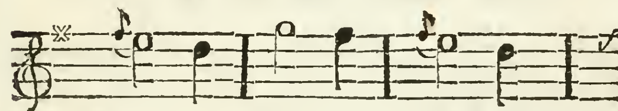
Mais tan-dis que l'on ad - mi - re,



Cette on - de où le Ciel ſe mi - re,



Un zé - phir Vient ter-nir La ſur-



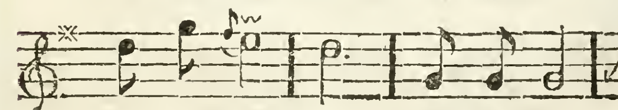
fa - ce, De la gla - ce;



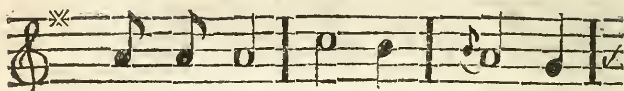
D'un ſouffle il con - fond les traits, Dé - truit



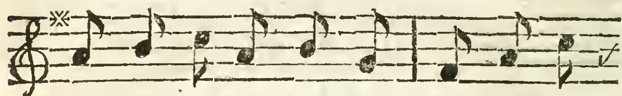
tous les ef - fets, L'é - clat de tant d'ob-



jets S'ef - fa - ce. Un ſou - pir,



Un de - ſir, O ma fil - le!



Peut ain - ſi trou - bler un cœur, Où ſe



peint la can - deur, Où la ſa - geſ - ſe



bril - le. Le re - pos Sur ces eaux



Peut re - naî - tre; Mais il ſe



peid ſans re - tour, Dans un cœur dont l'a-



mour Eſt maî - tre.

F I N.

